

**ANNALES**

DE LA

**PROPAGATION DE LA FOI**

POUR LES

**PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL**

---

NOUVELLE SÉRIE

---

CENT VINGT-TROISIÈME NUMÉRO

---

**OCTOBRE 1917**



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue LaGauchetière Est

1917

*Permis d'imprimer :*

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

LA C

**Relation**

**P**ÈRE,  
jou  
de Geppu.  
" — Qu'  
" — Des  
C'était gr  
saison où l  
" — Allor  
Et, m'étai

Par un ra  
vallée, puis,  
un bois auqu

ASIE

---

LA CABANE DE LA MISÉRICORDE

---

SCÈNES DE LA VIE HINDOUE

---

Relation du R. P. CAMISA, de la compagnie de Jésus,  
missionnaire au Mangalore

---

I

CRÉAL.  
**P**ÈRE, mon frère Alphonse est très mal ! me dit un  
jour un néophyte, accourant à la sortie de l'hôpital  
de Geppu.

“ — Qu'est-ce qu'il a ?

“ — Des douleurs d'estomac et des vomissements. ”

C'était grave. Nous nous trouvions précisément dans la  
saison où le choléra commence à sévir.

“ — Allons tout de suite le voir ! ” lui dis-je.

Et, m'étant muni des saintes huiles, je partis avec lui.

\* \* \*

Par un raccourci, nous atteignons bientôt le fond de la  
vallée, puis, remontant la colline en face, nous entrons dans  
un bois auquel succèdent de magnifiques rizières.

Au bout d'une heure de marche, nous arrivons enfin à la cabane du malade. Cachée derrière un pli de terrain, elle était si bien masquée par des arbustes que, sans guide, je n'aurais pu la trouver.

Nous entrons. Un homme d'une trentaine d'années, à peine couvert d'un misérable pagne, gisait sur la terre nue. Ses membres glacés et raidis, offrant tous les symptômes d'une fin prochaine.

\* \* \*

Ce mourant était l'un des premiers Korgars que j'avais eus la consolation de convertir.

Hélas ! il n'avait pas persévéré dans les bons sentiments qui lui avaient valu la grâce du baptême.

Il avait abandonné sa femme légitime et ses enfants. Cédant aux sollicitations d'une jeune veuve nommée Korapoulou, qui avait fréquenté quelque temps le catéchuménat, il était venu s'établir avec elle dans la bicoque où, lorsqu'agonisant, il râlait aujourd'hui.

Dans les mystérieux et toujours adorables desseins de la divine Providence, la cabane du péché allait devenir la *cabane de la miséricorde*.

\* \* \*

— Mon pauvre cher Alphonse, comment vas-tu ? lui dis-je en m'agenouillant à son côté.

— Très mal ! très mal !!

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Lui montrant mon crucifix :

— Reconnais-tu Celui qui est représenté là ?

“ —  
“ —  
repens c  
“ — I  
“ — C  
“ — E  
Elle ét  
et la fem  
sa maladi  
Le mot  
foi et de  
Onction. I  
fréquents  
Deux he  
  
Je pensa  
Alphonse ét  
vieille mère  
Mais il n'  
Renonçan  
qui lui avait  
de désinvolte  
mari légitim  
Ah ! elle a  
du catéchum  
Je la crus  
reusement...  
âme... La m

“ — Oh ! oui ; c'est Jésus !

“ — Allons, ne crains pas. Il est mort pour toi . . . Tu te repens de l'avoir offensé ?

“ — De tout mon cœur !

“ — Où est Korapoulou ?

“ — Elle n'est plus ici. ”

Elle était partie, en effet, en voyant arriver les parents et la femme légitime d'Alphonse. A la première nouvelle de sa maladie, ils s'étaient empressés d'accourir.

Le mourant se confessa avec d'admirables sentiments de foi et de contrition. Je lui administrai ensuite l'Extrême-Onction. Il n'y avait pas à songer au saint Viatique ; ses fréquents vomissements y mettaient obstacle.

Deux heures après, il rendait le dernier soupir.

## II

Je pensais que Korapoulou reviendrait dans la cabane où Alphonse était décédé, d'autant plus qu'elle y avait laissé sa vieille mère.

Mais il n'en fut rien.

Renonçant définitivement à s'occuper de la pauvre femme qui lui avait donné le jour et abandonnant avec non moins de désinvolture les quatre garçons qu'elle avait eus de son mari légitime, elle quitta le pays.

Ah ! elle avait bien totalement oublié les enseignements du catéchuménat !

Je la crus bien décidément perdue. Je me trompais, heureusement . . . On ne doit jamais désespérer du salut d'une âme . . . La miséricorde de Dieu est infinie !

\* \* \*

Plusieurs mois se passèrent.

Un beau jour, grande fut ma surprise de voir Korapoulou revenir.

On lui fit bon accueil. Elle sollicita humblement la faveur de rentrer au catéchuménat, demanda pardon à la femme d'Alphonse en pleine église, apprit les prières, fut baptisée sous le nom de Marguerite, admise à la confession, puis à la communion.

A présent elle s'approche régulièrement des sacrements tous les mois et se conduit fort bien.

Admirable vérification de la parabole évangélique où il est dit que le royaume des cieux est semblable à un homme qui après avoir jeté la semence dans son champ, vaque à d'autres affaires, puis se livre au sommeil. Pendant ce temps le grain germe, sort de terre, pousse ses épis sans que le semeur s'en soit occupé. Telle est la vertu de la divine parole déposée dans le coeur humain que, pour peu qu'elle y trouve de bonne volonté, elle donne naissance à une merveilleuse floraison de vertus produisant des fruits pour la vie éternelle.

### III

Depuis la mort d'Alphonse, je connaissais le sentier conduisant à sa cabane. La vieille mère de Marguerite y vivait seule.

Un jour, la pensée me vint d'aller la trouver pour l'instruire.

Hélas ! j'entreprenais là une besogne plus ardue que les douze travaux d'Hercule. La pauvre femme semblait abso-

lument  
ligence  
Au  
qu'il y a  
Et, inte  
dait : "  
Rien

Elle  
à l'aube,  
là, son e  
dant des  
Quelqu  
trais sur r  
parole ; pu  
Là en  
réalisait un  
Dieu faisai

Effecti  
attendais le  
Je donna  
que soir je l  
je parvins à  
ment pour p  
tisiai effectiv

lument privée de mémoire et complètement dénuée d'intelligence.

Au bout d'une année d'enseignement, interrogée sur ce qu'il y a dans l'enfer, elle me répondait : " Il y a le paradis ! " Et, interrogée sur ce qu'il y a dans le paradis, elle répondait : " Il y a l'enfer ! " J'étais abasourdi.

Rien ne pouvait entrer dans sa pauvre tête.

\* \* \*

Elle vagabondait du matin au soir. Sortie de la cabane à l'aube, elle n'y rentrait qu'à la nuit. Elle traînait de ci, de là, son existence misérable tantôt mendiant, tantôt vendant des corbeilles.

Quelquefois, allant visiter des néophytes, je la rencontrais sur ma route. Je m'arrêtai pour lui dire quelque bonne parole ; puis je m'éloignais, croyant avoir perdu mon temps.

Là encore je me trompais. La parabole du Seigneur se réalisait une fois de plus. J'avais semé, et peu à peu le bon Dieu faisait germer la semence.

\* \* \*

Effectivement, la pauvre vieille, au moment où je m'y attendais le moins, se décida à venir au catéchuménat.

Je donnai alors un dernier assaut. Pendant un mois, chaque soir je lui répétai les mêmes enseignements. Finalement, je parvins à lui apprendre les principaux mystères, suffisamment pour pouvoir lui administrer le baptême ; et je la baptisai effectivement, sous le nom de Séverine.

\* \* \*

Un soir, comme elle me suivait à l'église, je l'entendis marmotter entre ses dents :

“ — Oui, certes, je suis venue ici pour servir Dieu et je veux le servir. ”

Je compris que la grâce commençait à opérer en elle et que parfois le Seigneur éprouve la patience du missionnaire pour le consoler ensuite.

Avant son baptême, elle se contentait le dimanche d'assister à la messe ; mais on ne pouvait la décider à venir au catéchisme avec les autres Korgars.

“ — Comment pourrais-je apprendre ces choses là ? ” disait-elle.

Après le baptême elle commença de venir spontanément au catéchisme, et il faut voir à présent avec quelle attention elle écoute !

Maintenant elle se prépare à recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie.

#### IV

Après le départ de Séverine, la *cabane de la miséricorde* resta vide pendant quatre mois.

Dans cet intervalle mourut au catéchuménat une jeune femme laissant son mari, un brave chrétien nommé Damien, veuf avec un garçonnet d'une dizaine d'année, le petit Paulin.

Au bout de quelque temps, Damien songea à se remarier.

On lui donna la permission d'aller à la recherche d'une jeune fille de sa caste dans les villages de l'intérieur.

Il fut convenu que la fiancée de son choix serait amenée

au caté  
donnera  
part au  
Il par  
douée de  
faire chr  
fait la co  
ménat, r  
Cetui-  
quiesça à  
usages pa  
les sacrem  
de la mis

Tout ce  
Ce n'est  
pas reveni  
par décou  
Alphonse a  
Reprenai  
recherche c  
A ma pre  
se trouvait  
M'ayant v  
couvrir con  
sa possession  
m'avait, à m

au catéchuménat, instruite, baptisée, et qu'ensuite on la lui donnerait pour épouse. On croyait n'avoir à redouter de sa part aucune incorrection, car il était très raisonnable.

Il partit et trouva une jeune païenne du nom de Mutté, douée de qualités excellentes. Elle était toute disposée à se faire chrétienne ; mais ses parents, ne sachant ce que signifiait la condition qu'on lui imposait de se rendre au catéchuménat, refusèrent de donner leur fille à Damien.

Celui-ci, persuadé qu'il ne pourrait l'obtenir autrement, acquiesça à leurs exigences et le mariage fut célébré selon les usages païens. Abandonnant en même temps et l'église et les sacrements, il alla ensuite occuper avec Mutté la *cabane de la miséricorde*, qui redevint ainsi la *cabane du péché*.

\* \* \*

Tout cela s'était passé sans que j'en fusse prévenu.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines que, ne voyant pas revenir Damien, je fis prendre informations et on finit par découvrir qu'il avait élu domicile dans la cabane où Alphonse avait rendu le dernier soupir.

Reprenant alors le sentier qui y conduisait, je courus à la recherche de la brebis égarée.

A ma première vésite, Damien était absent. Mutté seule se trouvait au logis.

M'ayant vu venir de très loin, elle s'était empressée de se couvrir convenablement avec tous les lambeaux d'étoffe en sa possession, puis, se tenant sur le seuil de sa cabane, elle m'avait, à mon arrivée, salué d'une profonde inclination.

\* \* \*

Après l'avoir fait asseoir, j'entrepris de l'instruire, singulièrement édifié par la modestie de son attitude et l'attention qu'elle prêtait à mes paroles :

“ — Ne voudrais-tu pas servir Dieu ? lui demandai-je à la fin.

“ — Oh ! bien volontiers ; mais mes parents s'opposent à ce que j'aïlle au catéchuménat.

“ — Il n'est pas nécessaire que tu viennes au catéchuménat. Même en restant ici, tu pourras servir Dieu ; je t'enseignerai peu à peu ce que tu devras faire. ”

Je lui laissai une petite aumône et me retirai, emportant une excellente impression.

\* \* \*

Je retournais chaque semaine à la cabane de Mutté, afin de compléter son instruction. Elle persévérait dans ses bonnes dispositions.

Un détail dont je m'étonnais un peu et qui me chagrinait, c'est que Damien brillait toujours par son absence.

Ce n'est qu'à ma sixième ou septième visite qu'il se laissa surprendre par mon arrivée inopinée. Mais, tout aussitôt, il s'enfuit prestement et s'enfonça dans un massif de buissons. Heureusement, je l'avais aperçu et, courant en droite ligne à sa cachette :

“ — Damien, lui criai-je, sors de là ! ”

Se voyant découvert, il vint à moi. Je l'admonestai paternellement et, finalement : “ Il faut, lui dis-je, que tu persuades aux parents de Mutté de ne point faire opposition à la célébration chrétienne de son mariage avec toi ! ”

Quel  
prit que  
lui per  
J'ache  
baptisée  
Damien  
la misér

A la T  
un garç  
Grand  
fois que v  
fils d'un p  
le souveni  
nom de P  
me l'empo  
Quarant  
vailles, Ag  
enfant. Ell  
comme une  
de son sein.  
pour prier j  
cher l'enfan

Oh ! com  
les eaux dt

\* \* \*

Quelque temps après, je le rencontrai de nouveau : il m'apprit que ses démarches avaient réussi : les parents de Mutté lui permettaient de se faire chrétienne.

J'achevai d'instruire cette excellente catéchumène, qui fut baptisée à l'église sous le nom d'Agnès, puis mariée avec Damien et, aussitôt après, retourna avec lui à la *cabane de la miséricorde*.

\* \* \*

A la Toussaint de l'année dernière, Agnès donna le jour à un garçon.

Grand événement pour les Korgars ! C'était la première fois que venait au monde dans cette tribu un nouveau-né fils d'un père et d'une mère catholiques. Afin de perpétuer le souvenir de cette heureuse circonstance, je lui imposai le nom de *Prime*, lorsqu'immédiatement après sa naissance on me l'emporta à l'église, pour être baptisé.

Quarante jours plus tard, pour la cérémonie des relevailles, Agnès venait elle-même dans le lieu saint avec son enfant. Elle le déposa au pied de l'autel, sur la marche, comme une offrande qu'elle faisait à Jésus du premier fruit de son sein. Et, le laissant là, elle descendit au bas de l'église, pour prier jusqu'à ce qu'une autre femme fût allée chercher l'enfant pour le replacer entre ses bras.

\* \* \*

Oh ! combien de ces chers petits Korgars régénérés dans les eaux du saint baptême, seront dans la suite offerts

à Jésus au pied de ce même autel, si les lecteurs des *Annales* nous aident de leurs prières et de leurs aumônes à transformer en chrétiens les plus méprisés et les plus misérables indigènes de l'Inde !

V

Peu après, je retournai à l'humble hutte qui, autrefois cause d'amères tristesses pour moi, m'était devenue une source de si douces consolations.

J'y trouvai Damien avec son fils Paulin, Agnès, les frères de celui-ci, sa grand'mère Toucrou et plusieurs autres de ses proches.

L'occasion d'instruire ces braves gens était trop bonne pour que je la laisse échapper. Ils montraient, d'ailleurs, les meilleures dispositions, surtout la vieille grand'mère Toucrou, femme vraiment intelligente.

Comme je disais que nous avions tous péché, que nous devons tous nous repentir et demander pardon à Dieu, elle s'écria avec une grande conviction : " Oui, certainement, tous nous avons péché ! Mais, surtout moi, j'ai beaucoup péché ! "

\* \* \*

Tandis que je parlais et que, révérencieusement rangés autour de moi, ils écoutaient pieusement mes explications, une douzaine de païens d'une autre caste traversèrent le bois. Voyant un Européen au milieu d'un groupe de Korgars, ils n'en pouvaient croire leurs yeux. Ils s'approchèrent un peu, mais pas assez pour entendre ce que je disais.

Ils restèrent quelque temps silencieux, immobiles, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, l'oreille tendue et la

stupeu  
ce que  
tien ; r  
des Ko  
décidèr

Plusi  
La b  
rentrée  
Celle-ci,  
cabane c  
se conve  
Pour  
ble. Ent  
séparent  
la pauvre

Heureu  
accourut  
devenir cl  
Quelle  
posée ! Ell  
pieuse, que  
mission da  
" — Eh  
main tu po  
Elle me  
tié effrayée  
de faire une

stupéfaction peinte sur le visage. Ils auraient bien voulu savoir ce que racontait à son auditoire si attentif le *gourou* chrétien ; mais la peur de se contaminer au contact des immondes Korgars les retenait à distance. En fin de compte, ils se décidèrent à continuer leur chemin.

VI

Plusieurs mois se passèrent.

La bonne grand'mère Toucrou était depuis longtemps rentrée dans son village. Je parlais d'elle souvent à Agnès. Celle-ci, chaque fois, m'assurait qu'elle reviendrait à la *cabane de la miséricorde* pour compléter son instruction et se convertir.

Pour ma part, je ne croyais pas que la chose fût possible. Entreprendre les cinq heures de chemin qui nous séparent de son village, ce n'était pas peu de chose pour la pauvre vieille.

\* \* \*

Heureusement, je me trompais. Un beau jour, Agnès accourut m'annoncer qu'elle était revenue tout exprès pour devenir chrétienne.

Quelle consolation pour moi de voir une âme si bien disposée ! Elle était si attentionnée, si docile, si intelligente, si pieuse, que bientôt je jugeai ne plus devoir différer son admission dans la sainte Eglise.

“ — Eh bien ! lui dis-je après une dernière instruction, demain tu pourras recevoir le saint baptême. Es-tu contente ? ”

Elle me regarda avec une expression moitié joyeuse, moitié effrayée, comme hésitant et se demandant s'il convenait de faire une objection.

Je l'engageai à me parler sans crainte. Alors, très modestement, elle me dit qu'elle craignait de ne pas savoir suffisamment le catéchisme, et qu'elle était prête à revenir encore afin de le bien apprendre.

Cette objection acheva de m'édifier. Je la rassurai en lui disant qu'elle en savait assez vu les circonstances.

Elle se rendit immédiatement à mes raisons et se prépara avec ferveur à la réception du sacrement.

Je lui achetai une robe neuve pour remplacer ses misérables guenilles, et le jour suivant elle fut régénérée, sous le nom de Marthe, dans les eaux baptismales.

Aussitôt après, joyeuse et reconnaissante, elle retourna à son village.

## VII

Un jour Toucrou m'arriva, accompagnée d'une jeune femme qui portait un nouveau-né et tenait par la main un garçonnet d'une dizaine d'années :

“ — Ce sont mes petits-enfants, me dit-elle. Je vous les amène afin que vous leur appreniez à servir Dieu. ”

Je leur assignai une cabane pour domicile et, après avoir suivi avec ponctualité et grand profit les enseignements du catéchuménat, la mère et le petit garçon furent baptisés sous les noms de Catherine et de Théodore.

\* \* \*

Catherine, sœur cadette d'Agnès, avait perdu depuis deux ans son mari. Parti inopinément, il n'avait plus donné de ses nouvelles. Est-il mort ? On n'en sait rien. Pourquoi avait-il abandonné sa femme ? Mystère ! Le divorce parmi ces pauvres Hindous est, hélas trop commun. Il suffit d'un

rie  
dis  
au  
A  
ma  
F  
ne t  
C  
asth  
auss  
posit  
sein.  
paste  
Un  
versé  
heure  
La  
bres.  
par te  
fectior  
traient  
Ima  
Elles r  
bientôt  
avec sc  
prier, c  
m'avait

rien pour que les conjoints se séparent : une maladie, une dispute, un caprice.

Quoi qu'il en soit, Catherine, digne sœur d'Agnès, est aujourd'hui une de nos meilleures chrétiennes.

### VIII

Après nous avoir amené ses petits-enfants, la grand'maman Marthe Toucrou était retournée à son lointain village.

Pourquoi ne se fixait-elle pas, elle aussi, près de nous ? Je ne tardai pas à l'apprendre.

C'est que, dans le lointain village, languissait une pauvre asthmatique, sa fille, la mère d'Agnès et de Catherine. Elle aussi aurait voulu devenir chrétienne. Mais son mal et l'opposition de son mari empêchaient la réalisation de ce dessein. Puisque la brebis ne pouvait pas venir au pasteur, le pasteur devait aller à la brebis.

\* \* \*

Un beau matin, je me mis en route et, après avoir traversé bois et champs, collines et vallées, pendant plusieurs heures, guidé par un jeune Korgar, j'arrivai à destination.

La cabane de Toucrou était protégée par un massif d'arbres. Au moment où je me présentai, la bonne vieille, assise par terre, était en train d'achever une corbeille ; sa fille confectionnait un panier et deux marmots de 4 et 3 ans folâtraient à leurs côtés.

Imaginez la surprise des deux femmes en me voyant ! Elles restèrent un moment muettes de stupéfaction. Mais bientôt, la jeune, approchant un bloc de bois et l'essuyant avec soin, m'invita à m'asseoir. J'acceptai sans me faire prier, car le chemin que j'avais fait sous le soleil brûlant m'avait épuisé.

\* \* \*

Après un court préambule, je déclinai le but de ma visite.

La païenne me déclara qu'elle embrasserait très volontiers notre sainte religion. Je commençai donc immédiatement un rapide exposé des dogmes chrétiens. Elle écoutait avidement toutes mes paroles et la bonne vieille Toucrou éprouvait à réentendre ces vérités une joie manifeste.

Quand j'eus terminé cette première leçon de catéchisme :

“ — Maintenant, dis-je, vous allez répéter après moi, phrase par phrase, tout ce que je vais dire. ”

Et je commençai l'acte de foi.

Mais j'avais à peine articulé les premiers mots : *Mon Dieu, je crois fermement* ... que mes deux auditrices, d'un mouvement spontané, se prosternaient la face contre terre comme si elles avaient vue, présente et vivante, l'infinie majesté du Tout-Puissant.

J'étais profondément ému en constatant de si admirables dispositions dans ces âmes simples, jusque-là abandonnées au fond de leur solitude, ma pensée se portait vers la lointaine Europe, où tant de riches, tant de savants, tant de puissants personnages, à qui ne manquent pas les moyens de connaître les vérités religieuses, vivent et meurent cependant dans l'incrédulité. Ces pauvres femmes, au contraire, avaient trouvé le trésor caché aux superbes et révélé aux humbles.

\* \* \*

L'instruction fini, j'appelai mon guide, qui avait emmené les deux marmots, afin de les empêcher de nous distraire :

“ — Maintenant, dis-je à Toucrou, je vais les baptiser,

c  
e  
L  
n  
m  
tê  
Et  
la  
l  
“  
ne  
“  
A  
elle  
ritu  
A  
“  
deux  
vous  
cette  
Et  
Eli  
pas de  
elles  
échan  
c'était

car rien ne s'oppose à ce qu'ils deviennent dès à présent enfants de Dieu. Je leur donnerai les noms de Basile et de Laurent. Quand ils auront un peu grandi, tu me les amèneras pour que je leur enseigne la doctrine. Il me faudrait maintenant, pour recevoir l'eau que je leur verserai sur la tête, un récipient propre. ”

Elle m'apporta une écuelle qu'elle eut soin de bien laver Et je procédai à la cérémonie.

Lorsque ce fut fini, je lui dis :

“ — L'eau que tu as recueillie est sainte ; il ne faut pas la jeter ailleurs que dans le feu. ”

Elle me regarda en hésitant ; s'enhardissant :

“ — Ne pourrais-je pas la boire ? me demanda-elle. Cela ne vaudrait-il pas mieux ? ”

“ — Certainement !... Tu peux la boire, si tu le veux ”.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Avec beaucoup de dévotion, elle avala jusqu'à la dernière goutte le liquide des ablutions rituelles.

\* \* \*

Avant de prendre congé, je dis à Toucrou :

“ Il faudra acheter une *bella* (bonbon, sucrerie) pour les deux petits, qui sont maintenant les enfants de Dieu, et, vous aussi, il faudra faire un bon déjeuner... Voilà pour cette dépense. ”

Et je lui remis une roupie (1 fr. 60).

Elle et sa fille, ouvrant de grands yeux, n'en finissaient pas de regarder la pièce d'argent, dont, très certainement, elles n'avaient jamais tenu entre les mains le moindre échantillon. Elles semblaient ne pas même savoir ce que c'était. Je le leur expliquai.

N'allez pas croire, cependant, qu'elles donnèrent des marques d'allégresse quand elles comprirent de quoi il s'agissait. Leur esprit était si rempli des sublimes vérités qu'elles venaient d'entendre, que, sans doute, de l'argent leur semblait alors bien peu de chose. Et pourtant, leur pauvreté est extrême ; ma pièce de monnaie devait leur faire le même effet qu'une aumône de cent francs à un mendiant d'Europe.

IX

Deux semaines plus tard, par une belle après-midi, j'eus la joie de voir arriver à mon presbytère Agnès et Catherine, avec leur mère, leur grand'mère et leurs enfants et aussi le vieux père et grand-père de toute cette jeunesse.

Ce qui me réjouit le plus, ce fut de voir ce dernier. Il s'était montré d'abord opposé à la conversion de sa femme. Mais la grâce de Dieu l'avait manifestement touché et il arrivait cette fois bien changé. Tout me donne le droit d'espérer qu'il ne tardera pas à entrer, comme ses enfants et petits-enfants, dans le berceail du divin Pasteur.

\* \* \*

En vérité, notre Dieu est plein de bonté, de miséricorde et de sagesse: Sa Providence infinie sait tirer du mal un très grand bien. Sa grâce féconde merveilleusement les quelques grains de semence évangélique jetés par le missionnaire,

C'est Lui, le céleste Agriculteur, qui donne au germe la naissance, la croissance et la maturité. Sans Lui, les pauvres travailleurs humains ne peuvent rien et n'obtiennent rien, parce que devant Lui ils ne sont rien. *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus.*

A

Lett

NE

en route  
A qua  
trentain  
pas de v  
heures d

Toute l  
vue. C'est  
Poyang, l  
beaucoup.  
Depuis  
lement mc

ASIE

A TRAVERS LE KIANG-SI

De Yao-Tchow à Kien-Tchang

Lettre de Mgr CLERC-RENAUD, lazariste, vicaire  
apostolique du Kiang-Si oriental (Chine)

I

EN BARQUE

**L**E 1er octobre 1915, à huit heures du matin, je prenais place dans une jonque de Yao-chow et je me mettais en route pour Kien-tchang.

A quatre heures du soir, nous n'avions parcouru qu'une trentaine de kilomètres. C'est qu'à mon départ il n'y avait pas de vent, et qu'on dut marcher à la rame jusqu'à deux heures de l'après-midi.

\* \* \*

Toute la région que je parcourus est inondée, à perte de vue. C'est une immense plaine, située aux abords du lac Poyang. Dans un mois, elle sera à sec, car les eaux baissent beaucoup.

Depuis ce matin, la vie à bord de ma jonque est naturellement monotone.

Il y a cinq hommes pour la manœuvre, plus un domestique.

Le milieu est disposé en forme de chambre, de sorte que je suis assez à mon aise. La cuisine est tout à fait à l'arrière du bateau ; on peut donc y préparer le dîner sans que j'en sois incommodé.

Sur l'avant, les hommes du bateau ont une chambre dans laquelle ils s'entassent pêle-mêle, à la fin de la journée. Inutile de vous dire que tous dorment les poings fermés, après une journée où ils ont été sans cesse exposés au soleil et au vent.

\* \* \*

Un marchand de poissons nous propose de lui acheter sa marchandise. Il est trop tard, et je préfère me réserver pour demain à dîner ; je pourrai alors avoir du poisson frais. Et puis, parmi les victuailles que m'ont données mes missionnaires avant de partir, j'ai découvert deux boîtes de sardines et un pot de confitures. J'ai donc eu du poisson à dîner, sans avoir besoin d'en acheter. J'ai aussi deux pains blancs, cuits la nuit précédente, et quelques bouteilles de vin, que je n'arriverai pas à mettre à sec avant mon arrivée à Nyanjen. Vous le voyez, je ne suis pas à plaindre.

\* \* \*

Comme le temps est beau, le soleil s'en donne à cœur joie, ce qui fait que, malgré le vent d'ouest assez froid, nous grillons. Songez que ma maison est toute en planche ; elle est chauffée aussi par en bas, à cause de la réverbération causée par l'eau, et vous comprendrez que j'ai dû prendre des habits plutôt légers.

Mais, dans une heure, le soleil disparaîtra à l'horizon, et la fraîcheur se fera sentir. C'est l'époque des maladies, précisément à cause des nuits glacées qui succèdent à des journées caniculaires.

\* \* \*

2 octobre. — Le temps est très lourd ; pas de vent, toute la matinée ; aussi, mes matelots se sont-ils fatigués à ramer ou à haler l'embarcation toutes les fois qu'au bord du fleuve se trouvait un sentier permettant de marcher.

Ce sentier disparaissait parfois sous l'eau, à un pied ou deux de profondeur : ce qui n'était pas pour les intimider ; ils tiraient et ils marchaient, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Quand ils perdaient totalement pied, celui de l'avant passait à la nage l'endroit non guéable. Dès qu'il avait pris terre, les autres lui jetaient la corde, avec une adresse extraordinaire, puis, à leur tour, se mettaient à nager pour le rejoindre, et la marche lente et cadencée du bateau remorqué recommençait. Quand il n'y avait plus possibilité de tirer, la barque les recueillait et ils se remettaient à la rame.

Vous vous figurez aisément qu'avec ce système de locomotion on n'avance guère en une journée. En Chine, il faut se résigner à savoir perdre son temps.

\* \* \*

A midi, nous étions à *Taille-qui-tout*, petit marché situé à 72 kilomètres de Yaochow.

A quatre heures et demie, je suis en face de Ouang-kiapou, autre marché d'environ 4,000 habitants.

3 octobre. — Il me restait à peine dix kilomètres à faire hier, pour arriver à Ngan-jen. J'ai mis toute la matinée pour franchir cette petite distance. Le courant du fleuve devient plus fort à mesure qu'on s'éloigne de son embouchure, car son lit se resserre entre des rives assez escarpées. Nous avons eu aussi à franchir deux rapides où les matelots ont eu mille peines à résister au courant. Ils étaient quatre sur le sable, tirant de toute la force de leurs bras et de leurs jarrets, parfois se mettant "à quatre pattes" pour ne pas être entraînés, et faisant un pas toutes les cinq secondes. Ces rapides qui n'ont que 5 ou 6 cents mètres de long, arrêtent entièrement la marche déjà lente de la barque ; il faut parfois 2 heures pour les franchir.

Enfin, j'étais à Ngan-jen à midi.

\* \* \*

Fini, le voyage par eau. Je suis resté 52 heures pour faire 200 *lys*, soit environ 125 kilomètres. Je n'ai pas à me plaindre ; des missionnaires sont restés une semaine pour faire le même chemin.

## II

### EN PALANQUIN ET À DOS DE MULET

Ngan-jen est le centre géographique de la mission, et a un avenir brillant. Deux lignes de chemin de fer doivent s'y croiser, l'une venant de Kinteh-chen, l'autre de Tché-kiang, par la vallée du Kuang-sin. Si j'avais deux cent mille francs, je n'hésiterais pas à y bâtir une grande résidence qui permettrait à mes missionnaires de venir s'y reposer à l'époque des chaleurs.

A.  
L'u  
notab  
été "  
tion :  
à l'int  
les sol  
gouver  
nation:  
affaire,  
Il y  
immédi  
et en ég  
pensée,  
Je répo  
catholiqu  
pas cont  
a résidé  
sion cath  
de, et je  
puis le p  
Le ma  
discuter ;  
ble, perso  
reur : ce q  
J'affecte  
nous quitt  
que j'ai réu

\* \* \*

A Ngan-jen, je reçus la visite de quelques mandarins.

L'un d'eux est venu me proposer, au nom de tous les notables, d'acheter la plus grande pagode de la ville. Elle a été " désaffectée " et désinfectée à l'époque de la révolution : les notables ont démoli tous les *poussahs* qui étaient à l'intérieur, et l'ont transformé en caserne. Actuellement, les soldats l'ont évacué, et les portes restent closes. Le gouverneur du Kiang-si étant autorisé à vendre les biens nationaux, a pensé que cette pagode ferait sans doute notre affaire, et a envoyé ses subalternes me faire des offres.

Il y aurait pour nous, certes, grand avantage à en faire immédiatement l'acquisition : je la transformerais en école et en église provisoire. Je ne puis pas dire le fond de ma pensée, car le prix de la pagode doublerait immédiatement. Je réponds des chinoiseries : " Impossible à la mission catholique d'acheter pareil édifice... La population ne serait pas contente de voir disparaître sa grande pagode, le lieu où a résidé si longtemps son dieu protecteur devenir une mission catholique... d'ailleurs, notre propriété est assez grande, et je ne vois aucune utilité à l'agrandir encore... et puis le prix en serait inabordable.

Le mandarin me répond que, pour l'argent, on pourra discuter ; si la mission catholique n'achète pas ledit immeuble, personne, dans la ville ne voudra s'en rendre l'acquéreur : ce qui est exact. Il a presque l'air de me supplier.

J'affecte toujours la plus parfaite indifférence, et nous nous quittons, lui, convaincu qu'il a manqué son coup : moi que j'ai réussi.

A la tombée de la nuit, organisation du départ pour le lendemain. Une chaise à quatre porteurs, un brouettier pour mes bagages et mon domestique, plus un porteur pour certains effets, qui scuffriraient d'être secoués par la brouette.

\* \* \*

De Ngan-jen à Ten-kia-pou, il y a 50 *lys*, 28 kilomètres.

Parti à neuf heures du matin, j'arrivai à deux heures et demie du soir. J'avais eu la bonne fortune de trouver pour me porter, quatre solides gaillards qui semblaient fort heureux et honorés de ce fardeau. Ils marchaient au pas gymnastique. La femme d'un mandarin faisait la même route, en chaise également. Ses porteurs ne voulaient pas se laisser dépasser et les miens tenaient absolument à les gagner de vitesse. Aussi ce fut une course effrénée pendant tout le trajet, ce qui n'était pas pour me déplaire.

Le curé de Ten-kia-pou (qui dessert, par surcroît, Ngan-jen et plusieurs autres stations secondaires), le Père Teng, prêtre indigène, depuis quarante ans dans la mission, fut mis, par moi, au courant de l'affaire de la pagode de Ngan-jen. Il me tiendra au courant des événements. C'est un malin et je puis me fier à son habilité.

\* \* \*

L'étape suivante me conduisit à Kinki, chez le Père Hermans. Ce fut une journée pénible, car mes porteurs, incomparablement moins vigoureux que ceux de la veille, marchaient avec une lenteur désespérante.

L  
mul  
sible  
Le  
d'un  
suis  
de l'a  
que j'  
Je  
repose  
élèves  
Ent  
Crapez  
colline  
paysag  
qu'y d  
adossée  
Les é  
cantiq  
tion du  
cette pe  
oriental  
pris à m

Le 8 oc  
teignis le  
En huit  
moitié à p

Le 6 octobre j'effectuai, non plus en chaise, mais à dos de mulet, le trajet de Kinki à Tsitou (50 kilomètres). Impossible de trouver à Kinki, des porteurs disponibles.

Le Père Hermans, alors, me prêta sa monture, un mulet d'un excellent caractère et très bon marcheur, Hélas ! je ne suis plus apte aux chevauchées prolongées. Est-ce un effet de l'âge ? Est-ce le défaut d'entraînement ? Toujours est-il que j'arrivai à destination, absolument fourbu.

Je demurai toute une journée à Tsitou, autant pour me reposer que pour m'entretenir avec les professeurs et les élèves du Petit Séminaire.

Entre temps je visitai la grotte de Lourdes que les Pères Crapez et Estampe faisaient alors construire au pied d'une colline englobée dans la propriété. Le cadre ressemble au paysage pyrénéen. Il n'y manque que le Gave et l'animation qu'y donnent les pèlerins. La petite montagne où elle est adossée agréablement située.

Les élèves, une soixantaine d'enfants, vinrent chanter un cantique devant la statue de la Vierge, à la fin de la récréation du soir. Afin de participer aux mérites de l'érection de cette petite grotte, la première que le vicariat du Kiang-si oriental élève en l'honneur de la Vierge de Lourdes, j'ai pris à ma charge les frais de la statue.

\* \* \*

Le 8 octobre, trois heures après avoir quitté Tsitou, j'atteignis le terme extrême de mon voyage, Kien-tchang.

En huit jours, j'avais parcouru 250 kilomètres, dont la moitié à peu près, sur l'eau et l'autre sur terre.

J'avais eu un temps magnifique : trop beau même. Un ciel couvert eût été préférable.

On ne s'habitue pas au soleil, et, en devenant vieux, on le craint de plus en plus. Pour me garantir de son influence, j'ai toujours des lunettes dont les verres sont fumés, un casque et mon parapluie. Quand je suis en chaise, je tire les rideaux des deux fenêtres afin de rester dans l'obscurité la plus complète.

Le voyage est beaucoup plus doux et plus agréable en chaise qu'en chemin de fer. Si on pouvait avoir la vitesse, ce serait l'idéal des moyens de locomotion : pas de bruits, pas de cahots ; un léger balancement causé par la longueur des brancards.

Son double inconvénient est que : 1o les porteurs font quelquefois la mauvaise tête ; 2o ils coûtent cher. Ainsi, les 25 kilomètres qui séparent Ngan-jen de Teng-kia-pou, à Kin-ki, 10 francs. Avec le transport de mes bagages et ceux de mon domestique, la nourriture, etc. . . j'ai dépensé 50 francs, rien que pour la route de terre, soit 130 kilomètres. En pays civilisé, moyennant une dépense de 10 francs tout au plus, c'est-à-dire cinq fois moindre, je l'aurais faite en chemin de fer, en deux heures, dans un compartiment de deuxième classe.

Relati



C'est  
simple q  
alors qu'  
Loin d  
quelconq  
1o Le  
puissant,  
l'univers,  
Ils l'appel  
généralem  
Père !)

(1) Voir

AFRIQUE

DANS LA BOUCLE DU NIGER <sup>(1)</sup>

Chez les Sans ou Samos

Relation du R. P. DUBERNET, des Pères Blancs,  
missionnaire au Soudan Français

(SUITE ET FIN)

IV. — CROYANCES ET RITES RELIGIEUX.



N a écrit que " les Samos ou Sans sont tous *animistes* sans plus ".

C'est un peu court de définition, et pour le moins aussi simple que d'apparenter leur dialecte avec le " Mossi ", alors qu'il y a cloison étanche entre ces deux langues.

Loin de nous l'idée de décerner aux Sans un vocable quelconque en *iste*; mais voici ce qui nous semble acquis :

1o Les Sans croient manifestement en un Dieu tout-puissant, préservateur et bon, Maître et Providence de l'univers, dispensateur de la vie et des biens de la terre. Ils l'appellent *Lawa*, et la formule des sacrifices commence généralement par ces mots: " *Ma Di Lawa* " (Dieu, mon Père !)

(1) Voir le numéro précédent.

2o Ils admettent encore l'existence de Génies (divinités inférieures), qui, sans être des esprits intrinsèquement mal-faisants, inspirent néanmoins l'épouvante. Ils pullulent tellement, dans tous les coins du village et dans la brousse, qu'il faudrait un volume pour relater leurs méfaits.

Nous avons été bien hardis, paraît-il, de nous installer sur un plateau, où ces " petits bouts d'homme " à longue barbe prenaient leurs ébats et dans le voisinage d'un bois sacré qui en est rempli. Notre tranquillité confond les pauvres Sans !

Mais, constatant qu'aucun malheur ne nous est arrivé, ils commencent à comprendre l'inanité des craintes que cette colline inspirait, et bientôt ils y apporteront le tribut de leurs adorations au Très-Haut qui est venu y prendre la place de Satan.

\* \* \*

3o Ils croient aussi à l'existence de l'âme et à sa survie au corps après le décès. Mais, sur le mode de survie, leurs idées sont très confuses. Tout en admettant des châtiments temporels en ce monde, pour des crimes particulièrement graves, ils ne semblent avoir la notion ni d'une éternité bienheureuse, ni de peines éternelles. De plus, le " prince du mal " n'a pas de nom dans leur vocabulaire.

\* \* \*

4o La croyance aux revenants est générale. Malheur à qui ne rend pas aux défunts, en temps opportun, les honneurs qui leur sont dus ! Les trépassés oubliés ou mécon-

nus revi  
tourmen  
ripailles  
" recon

5o On  
pas Dieu  
lage et d  
à lui dan  
dans tous

6o Enfi  
la faute o  
" Autre  
semble de  
Dieu comm  
prit de l'h  
nos têtes e  
un jour, un  
trop haut ;  
le-champ L  
ne va plus.  
Fiction g  
Combien  
de Satan, d  
du Komo e  
culte rendu  
De ce côté,

nus reviennent alors dans les villages et les familles pour tourmenter les vivants. D'où, édition supplémentaire de ripailles et de danses, qui se terminent par un simulacre de "reconduite des morts", à coups de flèches.

\* \* \*

5o On honore par surcroît un patron tutélaire, qui n'est pas Dieu, et qui semble plutôt "l'ange gardien" du village et des individus qui le composent. On se recommande à lui dans les circonstances graves, et son nom intervient dans tous les souhaits de bonheur.

\* \* \*

6o Enfin, une légende qui a cours semble se rapporter à la faute originelle.

"Autrefois, y est-il dit, *Lawa* (Dieu, désigné ici par l'ensemble de la voûte céleste; car le Noir considère parfois Dieu comme uni au ciel et à la lumière à la façon de l'esprit de l'homme uni à son corps) *Lawa* était tout proche de nos têtes et les choses allaient prodigieusement bien. Mais un jour, une malencontreuse vieille, en pilant son mil, leva trop haut son pilon et frappa *Lawa* en plein visage. Sur-le-champ *Lawa* se retira là-haut, très haut, et depuis, rien ne va plus."

Fiction grossière. Idée religieuse quand même.

Combien nous sommes loin des sociétés secrètes, du culte de Satan, des sabbats nocturnes, des rites blasphématoires du *Komo* et du *Nama* qui déshonorent les Mandés! Ici le culte rendu à Dieu est public et ne craint pas la lumière. De ce côté, on voit que nous sommes avantagés.

\* \* \*

Le principal souci de nos pauvres populations étant de satisfaire aux besoins de la vie présente, leurs rites religieux sont, naturellement, tout imprégnés de cette préoccupation.

Ainsi, chaque année, au mois d'avril, revient chez eux un ensemble de prières et de pénitences que nous pouvons bien appeler " les rogations pour la pluie ".

\* \* \*

En voici le détail :

Pendant huit jours consécutifs, les jeunes filles, symboles d'innocence, font le tour du village, au coucher du soleil, chantant des invocations au Maître des nuages. Le soir de la clôture, la bande joyeuse fait ses adieux dans chaque quartier, où les jeunes gens, munis dealebasses pleines d'eau, les aspergent d'un simulacre de tornade.

De plus, à certains jours fixés par les féticheurs, il y a jeûne général et " battue de la brousse ", toujours en vue d'obtenir une bonne récolte.

Le matin, les ménagères préparent, au beurre végétal, d'insipides petites galettes de mil : c'est l'unique mets du jour.

\* \* \*

A midi, les notables se réunissent au temple du fétiche. Le prêtre, armé du couteau des sacrifices, tranche la tête à un coq, en récitant les invocations suivantes :

" Pi (nom de la divinité), je t'offre un coq !

" Je  
brousse !  
" Puis  
" Don  
crochets  
Après  
et ajoute

La priè  
pour la g  
Enfants  
impotents,  
aux appels  
des meutes  
Les gens e  
feux brûla  
Vous pe  
vont rappo  
un pachyde  
Par de pe  
nés. On in  
moins encor  
rappeler au  
à la sueur de  
par d'abond  
Ce jeûne  
des intervall  
se fait suce  
cardinaux.

“ Je viens *prier Dieu* pour ceux qui vont battre la brousse!

“ Puissions-nous retourner au village sains et saufs!

“ Donne-nous de revenir heureusement suspendre à leurs crochets nos carquois! ”

Après ces invocations, il arrose le fétiche d'eau lustrale, et ajoute: “ Je t'offre encore cette ablution d'eau sacrée!”

\* \* \*

La prière ainsi terminée, ordre est donné de s'apprêter pour la grande battue.

Enfants, jeunes gens, hommes, même les vieillards non impotents, tous décrochent leurs armes et se rassemblent aux appels stridents des sifflets et des flûtes, aux aboiements des meutes frémissantes. Bientôt tout ce vacarme s'éteint. Les gens et les chiens s'étendent dans la savane sous les feux brûlants du soleil.

Vous pensez peut-être que ces centaines de chasseurs vont rapporter quelque belle pièce, une grande antilope ou un pachyderme. Vain simulacre.

Par de petits groupes, mourant de soif, ils rentrent exténués. On interroge. Le butin est maigre: un lièvre, un rat, moins encore. Mais le rite est rempli. Les Sans voulaient rappeler au Maître de la nature qu'ils vivent de la brousse, à la sueur de leur front, et le conjurer de la rendre féconde par d'abondantes pluies.

Ce jeûne propitiatoire se répète au moins quatre fois, à des intervalles de cinq jours, et la battue qui l'accompagne se fait successivement dans la direction des quatre points cardinaux.

\* \* \*

Pour clore ces " rogations ", les habitants de Toma entreprennent tous les ans, au temps des semailles, un singulier " pèlerinage " au marigot de Têma, qui se trouve à une bonne douzaine de kilomètres.

Les hommes de tout âge revêtent de nouveau leur tenue des grands jours. Vers trois heures du soir, musique en tête, ils se mettent en route à grande allure. Lorsqu'ils sont arrivés sur les bords du marigot, qui forme à cette endroit un large étang, un ancien leur adresse un petit discours suivi d'une prière; puis tous se jettent à l'eau.

Après le bain rituel, ils prennent la course vers le village à toutes jambes, non plus par des sentiers battus, mais au hasard à travers la brousse.

A la nuit des coups de sifflets annoncent leur retour.

\* \* \*

Si l'on prie le Maître de la pluie avant les semailles, on n'oublie pas de le remercier après la moisson. C'est alors la grande fête de *Kobé* (hécatombes de poules offertes en sacrifice), la journée des actions de grâces à Dieu. La gratitude publique s'exprime en des termes qu'un chrétien ne désavouerait pas.

Les femmes n'y prennent part qu'en spectatrices, parce que les semailles de mil ne rentrent pas dans leurs attributions.

Avant la ronde géante qui réunit tous les jeunes gens sur un monticule vénéré, chaque quartier, tour à tour, fait une visite à un petit sanctuaire, au son des grandes flûtes.

Ah! c  
ment pr  
il était a  
de cultu  
labeurs,

Et cor  
final ad  
seurs:

" Agri  
avons eu  
Que Dieu  
prochain,  
bras! "

Bornons

Sans.

La long  
génies des  
locaux ou  
" voyants "  
rait que de  
africaines.

Il fallut  
construction  
nous abriter  
des trop gra

Ah! ces grandes flûtes! Comme le son en est sauvagement prenant le soir, et que leur retour ramène de joie! Car il était absolument interdit d'en jouer pendant les travaux de culture. Elles annoncent maintenant le triomphe des laboureurs, les greniers pleins et le repos.

Et combien il est touchant dans sa brièveté, le discours final adressé par le chef des flûtistes à la foule des danseurs :

“ Agriculteurs de Toma, leur dit-il, bonne année! Nous avons eu de la pluie et du grain par la puissance de Dieu. Que Dieu, notre Père, vous en donne encore davantage l'an prochain, Et, en attendant, qu'il fortifie vos muscles et vos bras! ”

\* \* \*

Bornons là ce court aperçu sur les rites religieux des Sans.

La longue énumération des sacrifices offerts soit aux génies des bois sacrés ou des collines, soit aux fétiches locaux ou familiers, spontanément ou sur l'ordre des “ voyants ”, n'offrirait aucun intérêt, et ne nous montrerait que des traits communs à la majorité des peuplades africaines.

#### V — DÉBUTS D'ÉVANGÉLISATION

Il fallut plusieurs mois pour achever le plus gros de nos constructions, et nous doter d'un corps de logis qui pût nous abriter des intempéries de l'air, en même temps que des trop grandes indiscretions du public.

Mais ces délais furent mis à profit. Les incessantes relations que nous étions dans la nécessité d'entretenir avec les indigènes, à cette occasion, nous familiarisèrent peu à peu avec leur mentalité, et notre charitable empressement dans le soin des malades, à la mission ou à domicile, nous concilia leurs sympathies.

Ces sympathies augmentèrent à mesure que nous fîmes des progrès dans la connaissance du dialecte *san*, qui, certes, n'est pas commode. Cette assertion fera sourire ceux qui pensent que les langues soudanaises sont enfantines et n'offrent aucune difficulté. Sans doute leur mécanisme grammatical n'est pas compliqué. Mais encore faut-il le découvrir, puisque écriture et documents font défaut. Encore faut-il combiner lettres et syllables pour traduire des sons qu'on a déjà peine à saisir. Et ces sons malaisés à noter sont encore plus difficiles à rendre. La prononciation est toute de nuances. Il suffit d'une erreur, en apparence imperceptible, pour vous couvrir de ridicule.

Prenons, par exemple, un monosyllabe : *zo*. Selon que vous prononcez *o* ouvert ou fermé, vigoureux ou doux, ou nasillé, il n'a pas moins de dix sens différents. Il signifiera : abeille, miel, lézard, poisson, four, ennemi, gazelle, approcher, jeter, mesurer. Et bien autrement redoutables sont les disyllabes, à cause de l'accent tonique qui vient compliquer la difficulté des sons. Heureuses les oreilles musicales : elles ont beaucoup d'aptitude à apprendre le *san* !

Autre embarras connu de tous les missionnaires, travail délicat qui demande autant de prudence que de temps, il faut contraindre un idiome exclusivement barbare et terre-à-terre, à rendre les idées les plus élevées qui se peuvent concevoir, le langage de notre sainte religion.

Le pre  
Bonne N  
plus proc  
les premie  
On s'ir  
bagages. L  
jour, et a  
vaient plu  
coriace no  
en attende

A la fin  
fonctionne  
çons. Tous  
Dieu, de la  
ecclésiastiq

Les plus  
ce qui supp  
du matin, e  
leurs habits  
qualité, ils  
petite chape  
son. Ce sero  
choeur.

Les filles,  
et venaient  
curieuses d'è

\* \* \*

Le premier groupe que nous réunîmes pour entendre la Bonne Nouvelle se composait d'une douzaine d'enfants, nos plus proches voisins. C'était durant la saison froide, dans les premiers jours d'octobre 1913.

On s'installa d'abord dans nos petites cases, parmi les bagages. Mais, le nombre des auditeurs augmentant chaque jour, et avec eux d'innombrables petits parasites, qui trouvaient plus agréables notre domicile, et, sans doute, moins coriace notre épiderme, il fallut se transporter au réfectoire en attendant mieux.

\* \* \*

A la fin de novembre, un petit catéchisme commença à fonctionner régulièrement, avec une cinquantaine de garçons. Tous savaient le *Pater*, l'*Ave* et avaient une idée de Dieu, de la création, des anges, du démon, de la hiérarchie ecclésiastique.

Les plus instruits, une dizaine, venaient " voir la messe ", ce qui suppose une réelle énergie. Dès cinq heures et demie du matin, en courant, essoufflés, grelottants de froid sous leurs habits qui ne pèchent ni par l'abondance ni par la qualité, ils s'engouffraient comme une trombe dans notre petite chapelle, attendant patiemment la fin de notre oraison. Ce seront là, nous espérons, nos premiers enfants de chœur.

\* \* \*

Les filles, voyant l'entrain des garçons, s'enhardissaient et venaient par groupes, d'abord timides, apeurées, puis curieuses d'apprendre quelques prières, elles aussi.

Sur ces entrefaites, Mgr Lemaître vint nous rendre visite (1er décembre). En un clin d'oeil, la maison fut envahie par les jeunes des deux sexes. Pêle-mêle, ils remplissaient le réfectoire où nous recevions le prélat, se pressant, se bousculant pour voir "notre chef", pendant que d'autres demeuraient ahuris devant sa *po-po-po* (motocyclette). Les plus hardis le saluaient crânement d'un "*Danlé, Monsignor!* (Soyez le bienvenu, Monseigneur!)" Les grandes demoiselles, moins sûres d'elles-mêmes, nous demandaient: Est-ce *Monsignor* ou *Pape* qu'il faut dire?"

#### VI — SITUATION ACTUELLE

Deux années ont passé.

Il n'y a pas moins de deux cents agnelets du bon Dieu à Toma seulement, et nous n'en voyons encore qu'une cinquantaine. Les autres sont de vrais petits sauvages qui se cachent ou s'enfuient à notre approche. Comment les conquérir ? A longueur de journée la plupart sont dans la brousse avec leurs troupes qu'ils ramènent le soir.

C'est ici qu'il faut recourir à certaines industries qui sortent un peu des méthodes ordinaires, et innover des leçons de catéchisme dans un cadre de plein air où le pittoresque a son charme.

\* \* \*

En voici deux échantillons :

Je rentre d'une tournée apostolique, aux environs de midi. Soleil de feu, savane torride. On n'entend que le bêlement des chevrettes altérées et les rires des petits bergers, ce qui attire justement mon attention du côté d'un troupeau.

Je m  
caressant  
moitié ec  
figés imm  
l'animal  
l'air les d  
le lait dan  
sol, penda  
un bon r  
On se s  
Au ges  
déjeuner,  
dans la co  
Pendant  
ample cor  
leurs petit  
" — Nou  
au bon Die  
Et ils r  
l'Oraison c  
La glace  
Les jour  
valles d'ab

Une autr  
barbotent d  
au catéchism  
ler à grand

Je m'avance avec précautions, et fais ma voix le plus caressante possible. Mes bergers sont là, moitié interdits, moitié confiants. Ils trayaient une chèvre. Ma vue les a figés immobiles comme des statues. L'un d'eux a la tête de l'animal entre ses genoux. Deux autres lui maintiennent en l'air les deux pattes de derrière, et un quatrième fait tomber le lait dans un trou de la dimension du poingt, creusé dans le sol, pendant que cinq ou six paires d'yeux escomptent déjà un bon régal.

On se salue, on rit, on s'assied.

Au geste que je fais ensuite de vouloir goûter à leur déjeuner, toutes les petites mains se précipitent, plongent dans la coupe terreuse et l'assèchent en un clin d'oeil.

Pendant qu'ils se sucent les doigts, nous faisons plus ample connaissance. Je les invite à venir prier comme leurs petits camarades.

“ — Nous irons ! nous irons ! clament-ils. Nous dirons au bon Dieu comme ceci : *Notre Père...* ”

Et ils répètent, sans y rien comprendre probablement, l'Oraison dominicale tout entière.

La glace est rompue, la frayeur dissipée.

Les jours suivants, je les revois à la mission, par intervalles d'abord, puis finalement au catéchisme quotidien.

\* \* \*

Une autre fois, on me signale une nuée de gamins qui barbotent dans une mare et sont en même temps inconnus au catéchisme. J'enfourche ma bicyclette, et fais mine d'aller à grande allure dans une quelconque direction.

Puis, tout à coup, à proximité des baigneurs, je saute à terre et examine minutieusement ma monture.

Vingt têtes, sorties de l'eau, braquent les yeux dans ma direction :

“ — Qu'y a-t-il ? ”

Je les interpelle alors :

“ — Holà ! les enfants, venez donc voir cela ! Mon cheval qui ne peut plus marcher ! ”

Un à un, timidement, ils approchent, ruisselants :

“ — Eh quoi ! leur dis-je, vous ne venez pas à la mission avec vos camarades ? Asseyons-nous là et prions un peu tous ensemble. Voyez comme c'est facile !... Allons, vous viendrez nous voir, n'est-ce pas ? ”

“ — Oui, oui, oui ! ”

Avec les enfants, il faut savoir se faire enfant !

\* \* \*

Avec les grandes personnes, la tâche est plus ardue.

On doit user de sages précautions et lenteurs, car on se heurte à de multiples obstacles dont la peur et l'ignorance ne sont pas les moindres.

Parler une fois, deux fois, à la foule accourue au passage de l'évêque n'a pas suffi pour rendre “ populaire ” l'idée de s'instruire des vérités de notre sainte religion.

Alors on se mit à l'affût des bonnes occasions.

Les meilleures, — le croirait-on ? — ce sont les funérailles. Nous les avons décrites plus haut. Au bord d'une tombe, devant un cadavre, quand on s'est assuré un accueil sympathique auprès de la foule lasse de discourir ou de danser, rien de plus facile que d'aborder le thème des fins dernières et du salut éternel.

Une  
réjouis  
fêtes d  
ce sera

Le fa  
mière  
ensuite  
plus ba

Un ma  
littéralen

— Mor  
poules !

rien à m

Mettre

l'espèce :

violente.

bois.

Je les c

Or, il se

ressait tot

ment, de

curieux.

C'est pr

parole, je

soignée.

De metta

Une autre fois, la curiosité nous entraînant à voir leurs réjouissances, nous en profitâmes pour leur dire que les fêtes de l'Eglise sont plus belles encore, et qu'au Paradis ce sera une fête sans fin.

\* \* \*

Le fait qui nous permit, à Toma, de réunir pour la première fois un groupe d'hommes considérable et d'avoir ensuite un bon auditoire à jour fixe, eut pour origine la plus banale des circonstances : une question de poules.

\* \* \*

Un matin, à l'issue de la messe, notre cuisinier suffoquait littéralement de colère :

— Mon Père, me dit-il, le bois sacré de B... dévore nos poules! Si tu n'y mets le feu, nous n'aurons bientôt plus rien à manger.

Mettre le feu au bois sacré pour pincer les voleurs (dans l'espèce: les chats sauvages), c'était une idée un peu... violente. Convoquons plutôt, me dis-je, les propriétaires du bois.

Je les convoquai donc.

Or, il se trouva que cette question de " bois sacré " intéressait tout le monde. A l'heure dite, débouchèrent lentement, de tous les quartiers, les notables et une masse de curieux.

C'est précisément ce que j'attendais. Comme j'avais la parole, je commençai à leur faire une leçon de catéchisme soignée.

De mettre le feu au bois, il ne fut guère question. De la

disparition de nos poules, deux mots seulement pour demander la guerre aux chats. Mais, sur le salut de leurs âmes et le prix qu'elles ont coûté au Fils de Dieu Jésus-Christ, je me permis tous les développements capables de faire de l'impression sur eux.

Résultat: les chats furent condamnés à mort.

\* \* \*

Dans l'après-midi, des chasseurs spécialement délégués par les " anciens " leur donnèrent le coup de grâce.

Mais, résultat bien autrement précieux, à partir de ce jour, les hommes vinrent peu à peu se faire instruire. Le grand catéchisme du dimanche, qui réunit parfois quatre cents auditeurs, était désormais établi. Le crieur public a maintenant l'habitude, chaque samedi, à la nuit tombante, d'appeler tous les hommes à la prière dominicale.

" — Demain, dit-il, c'est le jour de Dieu, jour de prière, jour de repos. Que personne n'aille dans la brousse! Que tous les hommes, de grand matin, montent à la maison des Pères pour prier! "

Le chiffre actuel des présences dépasse trois cent cinquante.

\* \* \*

Les hommes gagnés, il restait à gagner les femmes.

Sur les premières réunions féminines, il y aurait des traits ineffables à raconter. Têtes dures, frivoles et indociles, elles nous donnèrent souvent l'impression que nous perdions notre temps à vouloir en tirer quelque chose, avant l'arrivée des religieuses-missionnaires.

Leur  
Selon l  
Vous  
deux à  
breuses

Quelq  
femmes  
présenté  
quelques  
réunis.

Une h  
mières v  
" — F  
on les re

Alors q  
verbe fac  
lancent d  
quartiers,  
coups de  
" — K

venez pri  
Le proc  
gant. Mai  
visages et  
Nos gra

Leur catéchisme spécial avait été fixé au jeudi matin. Selon l'usage, il fut annoncé la veille au son du tambour.

Vous pensez peut-être qu'il en vint seulement une ou deux à la première réunion. Erreur : elles vinrent très nombreuses. Mais, il y a " venir " et " venir ".

\* \* \*

Quelques maris, dès la première aube, envoyèrent leurs femmes avec leurs filles. Puis, quelques bonnes vieilles se présentèrent. En sorte qu'un peu après le lever du soleil, quelques groupes de quatre ou cinq personnes se trouvaient réunis.

Une heure, deux heures s'écoulaient, ajoutant aux premières venues de nouvelles unités.

" — Elles vont sans doute arriver, disions-nous. Mais si on les remuait un peu, à la mode du pays ! "

\* \* \*

Alors quelques hommes de bonne volonté, des *Kanana* au verbe facile, que la proposition a mis en bonne humeur, se lancent dans le village, tambours en tête. A travers les quartiers, ce ne sont qu'appels à coup de trompette et à coups de gosier :

" — *Ka so, ka so, ko da Lawa nyanko* (sortez, sortez, venez prier Dieu .

Le procédé n'a d'autre inconvénient que d'être très fatigant. Mais c'est dans la mentalité des Sans. Il épanouit les visages et secoue les volontés indécises.

Nos grandes enfants arrivent afin à faire nombre aux

environs de midi. Comme c'est agréable pour les premières venues!

On devine l'instruction qui s'en suit. Les retardataires s'engagent formellement à être plus exactes le jeudi suivant. Vaines promesses: autant en emporte le vent.

Pendant la première année, la corvée des *Kanana* était indispensable.

Enfin, Dieu merci, ils ne se sont pas époumonés en vain. Actuellement les femmes viennent tous les jeudis, de bon matin, assidûment, laissant de côté cruches, tabac et ménage. Dans les beaux jours, elles sont même plus nombreuses que les hommes.

\* \* \*

Autrement sensibles que leurs maris aux raisons de coeur, il suffit parfois de leur peindre Dieu contristé, la Sainte Vierge éplorée, pour provoquer un renouveau d'ensemble et une assistance considérable le jeudi suivant.

Il est même arrivé quelquefois, après un sermon plus pathétique, qu'elles sont revenues le soir, en masse, demander une deuxième instruction. Et dans quel attirail!.. précédés de tambours, de flûtes, d'olifants, de danseuses travesties, de vieilles maquillées en infirmes, provoquant le fou rire, menant un vacarme indescriptible. Dans leur ingénuité, elles comptaient faire ainsi un acte de réparation solennel et méritoire envers le bon Dieu et envers ses missionnaires. Intention respectable sans doute, mais geste tout à fait imprévu dans les Manuels de Cérémonies.

\* \* \*

A l'  
village  
Seule  
à désirer  
D'aill  
preuves  
pays civ  
" —  
pauvre  
dre une

Parler  
jeunes fi  
Nous  
chismes  
coup de  
sent à la  
la grâce  
troupeau,  
chrétiens  
vaillantes  
Par sui  
ments son  
se sont vi  
lage, et là  
Alors gr  
dire:  
" — Cou  
Or, deu

A l'heure actuelle, plus n'est besoin de courir les rues du village à la recherche des retardataires.

Seulement, la tenue de l'auditoire féminin laisse un peu à désirer. Aussi bien, on n'est pas à Notre-Dame de Paris!

D'ailleurs, certaines de ces paroissiennes donnent des preuves d'endurance que l'on ne trouverait certes pas en pays civilisé.

“ — J'y suis, j'y reste! ” me répondit crânement une pauvre femme assise dans la boue et que j'invitais à prendre une meilleure place.

\* \* \*

Parlerai-je maintenant de notre apostolat auprès des jeunes filles?

Nous avons établi à leur intention spéciale deux catéchismes par semaine. Mais notre zèle se heurte là à beaucoup de légèreté et à certaines coutumes locales qui nuisent à la régularité des présences. Malgré tout, le jour où la grâce commencera de toucher cette portion de notre troupeau, nous ne désespérons pas d'y recruter d'excellentes chrétiennes; car, même dans ce milieu, les exemples de vaillantes énergies ne sont pas rares.

Par suite de la morale très relâchée des Sans, les enlèvements sont chose courante. Déjà plusieurs de nos auditrices se sont vues emportées à dix et quinze kilomètres du village, et là soigneusement cachées.

Alors grand émoi chez leurs compagnes qui viennent nous dire :

“ — Comment, mon Père, tu n'iras pas les chercher ?

Or, deux jours après, à leur grande joie, les disparues

reparaissent. Qu'est-il arrivé? L'émotion passée, les forces revenues, et leurs plans bien tirés, une nuit, tout simplement, elles se sont enfuies, et bravement, loin de la brousse, elles ont franchi leurs dix ou quinze kilomètres.

“—Et vous n'aviez pas peur? demandai-je à l'une d'elles.

“— Qu'avions-nous à craindre? N'avions-nous pas récité avec ferveur *Notre Père* et *Je vous salue Marie*?

\* \* \*

Les Religieuses trouveraient ici, comme base d'un ouvroir, d'un cercle ou d'un patronage, plus d'une coutume qui leur permettrait, mieux qu'à nous, de grouper ces jeunes personnes. Ainsi, pendant plusieurs mois, elles se réunissent par groupes de dix à vingt, tantôt dans une famille, tantôt dans une autre, pour filer, en chantant ou en contant des fables.

Espérons que des ressources plus abondantes nous permettront de réaliser bientôt cette fondation qui ferait un bien considérable.

\* \* \*

Je ne dirai rien des jeunes gens, les difficultés pour obtenir un auditoire régulier étant toujours les mêmes.

Nous en comptons une cinquantaine, qui présentement, viennent à l'instruction donnée le dimanche soir. Nous en espérons quelque fruit, et particulièrement un progrès dans la réforme des moeurs matrimoniales.

\* \* \*

Mais  
consola  
nent tou  
dépassé  
été dist  
Il fa  
compte  
chaleur,  
la missi  
un Ave

Que d  
Voici u  
pensée m  
aux cieux  
Et pen  
“— Ma  
pied de la  
“— Et  
pelle quan  
Un mati  
anxieusem  
“—Est-  
La nouv  
“— Est  
mandent-ils  
Lorsqu'il  
une questio

Mais, je ne crains pas de le répéter, notre plus grande consolation, c'est le catéchisme des petits. Ceux-ci viennent tous les jours. A la bonne saison, le nombre des bambins dépasse cent cinquante. Quarante-cinq médailles ont déjà été distribuées aux plus savants.

Il faut les avoir suivis, comme nous, pour se rendre compte de leur bon vouloir. Ni la famine, ni le froid, ni la chaleur, ni la pluie ne les arrêtent. Ils ne quittent jamais la mission sans réciter, quel temps qu'il fasse, un *Pater* et un *Ave* au pied de la croix élevée devant notre station.

\* \* \*

Que d'autres faits édifiants je pourrais citer !

Voici un enfant qui tombe d'un arbre. Instinctivement, sa pensée monte à Dieu, et il s'écrie : " Notre Père qui êtes aux cieux ! "

Et pendant la famine :

" — Moi, dit l'un, si je meurs de faim, je veux mourir au pied de la croix. "

" — Et moi, réplique un autre, j'irai me coucher à la chapelle quand je sentirai venir la mort. "

Un matin, ce dernier, poursuivi par son idée, interrogeait anxieusement un missionnaire :

" — Est-ce que j'irai au ciel, si je meurs à la chapelle ? "

La nouvelle d'un décès les inquiète toujours :

" — Est-ce qu'il a pu recevoir le baptême, celui-là ? " demandent-ils.

Lorsqu'ils eurent connaissance de la guerre européenne, une question revenait souvent sur leurs lèvres :

“ — Dis, mon Père, les Blancs qui se battent ne sont évidemment pas des chrétiens ? ”

#### EPILOGUE

Que serait-ce si nous jetions un regard sur les villages situés aux alentours de Toma ?

Ne croirait-on pas entendre la voix de Notre-Seigneur redisant : “ Levez les yeux, et voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson ! ”

En effet c'est par dix qu'il faudrait multiplier le mouvement religieux observé à Toma, pour se rendre un compte exact de son intensité. Non pas que les villages environnants aient une importance égale; mais les bonnes dispositions entretenues par les industries du zèle apostolique sont partout les mêmes, à tel point que cette année, à la belle saison, nous comptâmes jusqu'à cinq mille auditeurs par semaine. L'idée de *prier* est devenue “ populaire ”.

\* \* \*

Il nous faudrait aussi autre chose que le provisoire de l'aide si précieuse de plusieurs catéchistes sérieux.

Mais en présence de telles foules, combien nous sentons notre insuffisance et notre petit nombre! Il nous faudrait une meilleure installation, et en particulier un local beaucoup plus grand pour les catéchismes.

Dix instructions en plein air n'en valent pas une entendue dans le recueillement d'un abri clos, si modeste soit-il. Outre les inconvénients du soleil, du froid, du vent, de la pluie, les yeux voyagent à travers le coeur, les langues mar-

chent, o  
dicateur  
d'audite  
quatre n  
frappe d  
Enfin,  
salut du  
leur tribu  
sible, act  
la case qu  
qu'un mi  
chismes!

En con  
Jésus, not  
“ — All  
Sacré-Coer  
Les débu  
à nous cor  
avoir retra  
sion de To  
ceux qui n  
leureux me:

chent, on se salue, on rit, on s'amuse de rien. Il faut au prédicateur une patience d'ange et un gosier de fer, et combien d'auditeurs s'en retournent sans le moindre profit! Entre quatre murs, bon gré mal gré, la tenue se rectifie et la voix frappe des oreilles moins distraites.

Enfin, combien voudraient " voir la messe ", assister au salut du Saint-Sacrement, dans le but manifeste d'apporter leur tribut d'hommages au divin Sauveur. Or, il est impossible, actuellement, d'admettre plus de dix personnes dans la case qui nous sert de chapelle. . . dix catéchumènes, alors qu'un millier de postulants suivent régulièrement les catéchismes!

\* \* \*

En consacrant cette jeune station au Sacré-Coeur de Jésus, notre vénéré vicaire apostolique nous avait dit:

" — Allez de l'avant! Mettez votre confiance dans le Sacré-Coeur et vous ferez des merveilles! "

Les débuts de nos travaux évangéliques sont bien propres à nous confirmer dans cette confiance. Pussions-nous les avoir retracés avec assez d'éloquence pour susciter à la mission de Toma de généreux bienfaiteurs! D'avance, à tous ceux qui nous viendront en aide, nous adressons un chaleureux merci!

AFRIQUE

SCÈNES DE LA VIE DE MISSION

UNE HISTOIRE DE CAMBRIOLEURS

Lettre du R. P. Louis Bernhard, de la Congrégation  
du Saint-Esprit, missionnaire au Tanguebar

**D**EPUIS une année entière, nous n'étions que deux missionnaires dans notre poste isolé chez les Massaïs du Kikouyou.

Pour faire face quand même à toute la besogne, chacun de nous sortait à tour de rôle. On partait le lundi pour rentrer le samedi, et quelquefois plus tard.

Nombreux étaient les besoins qui exigeaient notre présence au loin : postes de catéchistes à suivre ; écoles rurales à entretenir ; bonnes dispositions à faire naître dans des localités païennes ; chrétiens dispersés ou malades à visiter.

Indépendant, pour l'itinéraire et l'horaire, de tout règlement de chemin de fer ou de navigation, le missionnaire ambulante s'en allait de campement en campement selon les besoins et les circonstances. C'étaient de rudes journées, sous

le soleil  
montag  
en ces r  
du bon  
bourgad  
l'ardeur.  
de bonn  
des sym  
trait con  
pour l' (

La sen  
prosaïque  
tuel, tout  
Le dim  
et les caté  
chrétiens,  
tes les dis  
C'était l

Mais l'er  
d'entraver  
nière ressot  
et nos gens

Voici le t  
Mon conf  
lique ; c'étai

le soleil des tropiques, surtout quand on parcourait la région montagneuse. Mais aussi, comme on se sentait missionnaire en ces moments-là ! Le souvenir des courses apostoliques du bon Maître, notre modèle, à travers les campagnes et les bourgades de la Judée, se présentait de lui-même et stimulait l'ardeur. Tout comme le Christ, on rencontrait tour à tour de bonnes et de mauvaises volontés, des hésitations, souvent des sympathies, parfois des perfidies ; mais toujours on rentrait content : on avait travaillé, semé, quelquefois récolté, pour le Ciel.

La semaine du confrère resté à la maison, pour être plus prosaïque n'en était pas moins chargée. Temporel et spirituel, tout reposait sur lui.

Le dimanche, pour se délasser, on se partageait les offices et les catéchismes. Suivaient ensuite les causeries avec les chrétiens, venus nombreux de toutes les directions et de toutes les distances.

C'était l'idéal de la vie apostolique.

\* \* \*

Mais l'ennemi, lui aussi, travaillait de son côté. Il essayait d'entraver notre action, d'en détruire l'influence ou, en dernière ressource, d'y faire diversion en nous occupant, nous et nos gens, de tout autre chose.

I

Voici le tour qu'il imagina un beau jour.

Mon confrère venait de partir pour une tournée apostolique ; c'était mon tour de garder la maison.

SION

égation  
par

aux mis-  
Massais

chacun  
our ren-

tre pré-  
s rurales  
dans des  
visiter.  
t règle-  
ionnaire  
selon les  
ées, sous

Tout alla très bien durant les premières vingt-quatre heures.

\* \* \*

Le mardi matin, après avoir déjeuner comme d'habitude, de quelques bananes et de café noir, je me rendis à l'appartement pompeusement dénommé " le magasin ". C'est une petite réserve d'articles d'échange : cotonnades, verroteries, poudre, couvertures et mille petits riens, contre lesquels les indigènes venaient, plusieurs fois la semaine, nous vendre des vivres.

J'étais entré dans ce magasin, et m'avançais pour ouvrir le guichet.

Tout à coup je m'arrêtai stupéfait. . . Etait-ce une illusion ou une brutale réalité ? . . . Les rayons de marchandises étaient vides, les casiers complètement débarrassés.

Je me tourne et me retourne ; je cherche à découvrir une ouverture par où l'on eût pu pénétrer. Rien ne trahit une effraction. Je me dirige vers le guichet. Je veux tirer les verrous. . . Les volets s'ouvrent tout seuls !

M'y voilà !

Sans effraction apparente, on avait délicatement taillé le long des volets, de haut en bas, repoussé d'abord un verrou, puis un autre et dégagé ainsi toute la croisée.

Les cambrioleurs, — ils devaient être plusieurs, vu la quantité d'objets disparus—avaient dû travailler avec sang-froid, car ils avaient soigneusement fait disparaître toute trace de copeaux.

\* \* \*

En apprenant ce méfait, l'émoi fut grand dans le pays tout entier.

On

traces c  
à savoi  
dans un  
fut tout

Le pa  
gades d  
ceman,  
les crimi

Six mo

n'y pensi

Un jou

ler au mi

Je le fe

" — N'

chez toi ?

" — Ric

" — Et

récompens

" — Qu'

" — Je v

la montagn

du linge co

désigné la c

un ballot to

La révélat

On partit dans toutes les directions pour découvrir des traces de la bande, et l'on finit par rapporter quelques boîtes à savon, soulagées de leur contenu. On les avait trouvées dans un bouquet d'arbres, à dix minutes de la maison. Ce fut tout.

Le pays est grand, les cachettes sont nombreuses. Des brigades de gendarmes, même très rompues au métier de *police-man*, n'y aboutiraient pas souvent à faire main basse sur les criminels.

## II

Six mois se passèrent... L'affaire semblait classée. Nous n'y pensions plus.

Un jour, un indigène se présente à la mission. Il veut parler au missionnaire, chez lui, tout seul.

Je le fais entrer dans ma chambre :

“ — N'as-tu rien appris encore au sujet du vol commis chez toi ? commence-t-il à voix basse et mystérieuse.

“ — Rien encore.

“ — Et bien ! je veux t'aider ; mais tu me donneras une récompense.

“ — Qu'as-tu à me communiquer ?

“ — Je viens de passer au Mkivedi... tu sais ? là-bas, dans la montagne, à six lieues d'ici... J'y ai vu des enfants portant du linge comme il n'y en avait que chez toi. Les gens m'ont désigné la case de celui qui en a, et, en effet, j'ai vu chez lui un ballot tout entier. C'est sûrement lui, le voleur. ”

\* \* \*

La révélation était importante.

En apprenant la nouvelle, le chef du pays, tout dévoué à la mission tressaillit de joie :

“ — Je m'en charge ! ” dit-il.

Et, séance tenante, il proposa son plan de campagne, réunissant des hommes de poigne et de confiance, il se mit en marche avec eux la nuit même.

Nous attendions anxieux.

Vers sept heures du matin, nous entendîmes des chants de victoire ! Plus de doute, ils avaient réussi.

\* \* \*

C'est en triomphe qu'ils rentrèrent à la mission, escortés d'une foule énorme, au milieu d'eux marchait un homme solidement garotté, un fardeau sur la tête.

“ — Voici, mon Père, dit le chef tout ému, voici Nyongo, qui nous avait tous compromis... Examine ce ballot. N'est-ce pas ton linge ? ”

Tout le contenu, en effet, provenait du vol.

Chemin faisant, du reste, il avait habilement fait causer le coupable.

Celui-ci, devant l'évidence des preuves, avait tout avoué et même donné les noms de ses complices. On sut ainsi qu'il y avait deux autres larrons.

Nyongo s'était cru le plus en sûreté, car il vivait au loin ; dans un endroit retiré, perdu dans les montagnes.

\* \* \*

Ses deux complices demeuraient à proximité de la mission. L'un d'eux, Kemoso, fut pris le lendemain.

L'au  
mais ce  
son but  
Vingt  
chette.  
Toujo  
l'injustic  
Il ne r  
La ru  
frent si  
Il con  
mière.  
Là, s'é  
bar érige  
ture et bc  
monde de  
“ — Enl  
et creusez  
On crut  
ses persécu  
rait profan  
Mais Ki  
“ — Cre  
Puis on  
l'œuvre.  
A 50 cent  
soigneuseme  
tire, on l'ouv  
tures, des fil  
Kimweri,  
lion.

L'autre, Kimweri, le plus malin, parvint à s'échapper ; mais cerné habilement, il fut amené à son tour. Il avait mis son butin en lieu sûr avec un art consommé.

Vingt fois, vainement, on le pressa de découvrir sa cachette.

Toujours il protestait de son innocence et s'indignait de l'injustice qu'on lui faisait. Mais entre Noir, on se connaît.

Il ne réussit ni à convaincre, ni à attendrir ses juges.

La ruse, la persuasion, les coups, employés tour à tour, firent si bien qu'il finit par céder.

Il conduisit les enquêteurs à quelques pas de sa chaumière.

Là, s'élevait le petit temple que tout bon païen Zanguebar érige aux mânes de ses ancêtres, et où il dépose nourriture et boisson pour ceux des siens qui ont émigré dans le monde des esprits.

“ — Enlevez le petit temple, dit Kimweri à son entourage, et creusez ! ”

On crut à une boutade ; peut-être voulait-il ainsi mettre ses persécuteurs dans l'embarras. Personne, en effet, n'oserait profaner cet endroit consacré aux mânes.

Mais Kimweri insistait.

“ — Creuse toi-même ! ” lui fut-il répondu.

Puis on lui rendit la liberté de ses mains, et il se mit à l'œuvre.

A 50 centimètres de profondeur apparut un gros paquet soigneusement enveloppé de feuilles de bananier. On le retira, on l'ouvre. C'est un ballot de cotonnades et de couvertures, des fils de fer et de cuivre, et quantité de bibelots...

Kimweri, en bon chef de bande, s'était adjugé la part du lion.

\* \* \*

Tout le monde se réjouit de voir enfin le mystérieux vol éclairci.

Ceux qui avaient fait cette bonne capture étaient fiers d'avoir rendu service à la mission, fiers aussi de pouvoir raconter leur mémorable expédition.

### III

Le jugement ne fut pas long.

Chacun des délinquants reconnaissait sa culpabilité, proposait de réparer ses torts, de couvrir les frais de la procédure, et d'accepter une peine proportionnée à sa faute.

Dans ces conditions, le jury eut vite fait de s'entendre sur le verdict, et l'arrangement fut agréé de tout le monde, même des condamnés.

\* \* \*

Moyennant garanties, les trois voleurs furent mis en liberté : il leur fallait chercher de quoi régler leur dette. Il était convenu qu'ils indemniserait la mission en nature : chèvres, moutons, bœufs ou vaches.

Parents et amis vinrent en aide à Kimwéri et à Nyongo et leur compte fut bientôt réglé.

\* \* \*

Pour Kemoso, le moins coupable des trois, la chose fut plus difficile.

Il s'en alla à quelques lieues de la mission demander

l'assista  
dirent à  
brutalen  
flèche ex  
où il par  
Penda  
rapideme  
Lorsqu  
tard : le p  
Kemoso n  
" — Tu  
cependant,  
les biens d  
bon pour t  
de moi !"  
Profitant  
lui rappelai  
vent entenc  
Le soir m  
tème, et, la  
les splendeu  
  
C'est ainsi  
épisode qui a  
d'anxiétés, d'

l'assistance de quelques vagues cousins. Mais ceux-ci répondirent à ses supplications par des injures et l'éconduisirent brutalement. Comme il insistait, l'un d'eux lui décocha une flèche empoisonnée qui pénétra dans sa bouche au moment où il parlait, et lui perça la langue.

Pendant qu'il s'en retournait chez lui, la blessure enfla rapidement.

Lorsque, le lendemain, on vint nous avertir, c'était trop tard : le poison provoquait d'incoercibles vomissements et Kemoso ne pouvait plus rien avaler.

“ — Tu vois, me dit-il, je vais mourir !... Je voulais bien, cependant, réparer le tort que je t'avais fait. Mais j'ai pris les biens de l'homme de Dieu. Dieu m'en punit... Toi, Blanc, bon pour tous, pardonne-moi. Dis à ton Dieu d'avoir pitié de moi ! ”

Profitant de ces sentiments de douleur et de repentir, je lui rappelai les vérités religieuses qui, du reste, il avait souvent entendues.

Le soir même, Kemoso, nouveau Dismas, recevait le baptême, et, la nuit suivante, la mort introduisait son âme dans les splendeurs du ciel.

\* \* \*

C'est ainsi que la Providence sut faire tourner au bien cet épisode qui avait été, d'abord, pour nous, une grosse source d'anxiétés, d'ennuis, d'émotions et de tracas.

ASIE

L'Unique Merveille de la Mongolie

LA GRANDE FORÊT IMPÉRIALE

Relation du R. P. OSCAR CONARD, de la congrégation belge de Scheut, missionnaire en Mongolie

 CONNAISSEZ-VOUS la fameuse Forêt Impériale des *Ts'ing*, une des merveilles du Céleste Empire ?

Les forêts de Fontainebleau, en France, de Soignes ou des Ardennes, en Belgique, à côté d'elle, ne sont, on peut le dire, que des parcs d'enfants. Les jardins de Versailles et de Laeken ne sauraient, malgré la science esthétique qui présida à leur aménagement, rivaliser avec la poésie et le pittoresque naturel qui distinguent les jardins de Jéhol, la résidence d'été, enclavée dans l'immense Forêt des empereurs "Ts'ing".

\* \* \*

Mais hâtons-nous d'en prendre connaissance, car, hélas ! au désespoir des touristes, elle est en train de disparaître, sinon des cartes géographiques toujours tenaces, au moins de la surface de notre Mongolie, dont elle constituait, pour ainsi dire, l'unique attraction.

Dans  
frondais  
pluies de  
auront  
cultivées  
Je prot  
nouvelle  
progrès,  
*verba et*  
dans la te  
Donc, le  
chute de l  
et condam  
muer en te  
complètem  
avoisinante

Créée sur  
siècles et de  
gible et rés  
adonnaient  
cerf et aux  
Mais le s  
loug est seu  
se complaisai  
palais de Péh  
vement ne sa  
Aussi vit-o  
ment, et l'on

Dans cinquante ans, les montagnes dépouillées de leurs frondaisons, n'offrant plus d'obstacle au ruissellement des pluies dans les vallées resserrées qu'on ouvre à la culture, auront perdu leur humus, et la moitié des terres arables cultivées à leur pieds aura été emportée sans retour à la mer.

Je proteste ; quelques mandarins, quelques étudiants de la nouvelle Chine, teintés d'une légère nuance de science et de progrès, protestent également. Mais c'est peine perdue : *verba et voces, praeterea que nihil...* impuissance de cris dans la tempête.

Donc, la Forêt Impériale, qui, depuis cinq ans, avec la chute de l'empire, avait déjà perdu son titre d'impériale, et condamnée à perdre même sa nature de forêt pour se muer en terrains cultivés et en montagnes déboisées, bientôt complètement chauve de verdure comme celles des contrées avoisinantes.

\* \* \*

Créée surtout par les empereurs mandchous, il y a deux siècles et demi, cette immense forêt avait été décrétée intangible et réservée à l'usage exclusif des souverains qui s'y adonnaient aux plaisirs virils et fortifiants de la chasse au cerf et aux bêtes fauves qui y pullulent.

Mais le souvenir du souverain de K'ang-hi et de X'ien-loung est seul resté vivace en ces contrées. Leurs successeurs se complaisaient plutôt dans les douceurs efféminées des palais de Pékin et dans les intrigues de cour que leur élan ne savait pas dominer.

Aussi vit-on petit à petit le palais d'été céder au délabrement, et l'on se gêna moins encore pour abîmer les arbres

ou gratter les terres sur les confins de la Grande Forêt, sans que jamais cependant l'abatage ou la chasse y fussent permis au grand jour.

\* \* \*

Le palais d'été de Jéhol, d'où les empereurs poussaient leurs randonnées cynégétiques dans la forêt jusqu'à quatre-vingts lieues au nord, est situé à trois journées de marche au sud-est du centre de la forêt.

On imaginerait difficilement un endroit plus pittoresque et plus riche en sites charmeurs, que l'emplacement de cette villégiature. Elle comprend, du reste, un espace immense, borné par un mur de clôture qui escalade les collines et coupe les vallées en sinuosités gracieuses. Elle encercle des monticules et des ravins, des rivières et des viviers, des collines onduleuses et des prairies florissantes, parsemées de kiosques et de pavillons harmonieusement distribués aux bons endroits.

Cet immense jardin d'agrément est comme une miniature de la Grande Forêt, où l'on a rassemblé, en fait de taillis, de bois, de chalets, de roches singulières et sauvages, de cours d'eau et d'étangs, tout ce que la forêt pouvait offrir d'agréable et de réjouissant à l'œil et au goût le plus exigeant. C'est parfait de naturel, de variété, de poésie.

En vérité, l'empereur K'ang-hi, ce Charlemagne, ce Charles-Quint et ce Louis XIV de la Chine, était un homme de goût. Amateur des splendeurs de la nature, comme il l'était des arts et des belles lettres, il avait choisi à la perfection l'emplacement de son palais estival. Il sut, en outre, l'embellir de façon vraiment admirable et les visiteurs

sortent  
unique,  
dioses pe  
Ciel, Ma

La for  
et la Gra  
la terre d  
quelques  
et même c  
Elle em  
du Barin ;  
ne firent j  
Impériale.  
ment le cer  
et la panth

Un témoi  
d'un pont  
pierre attri  
Une jolie  
Les bords  
l'autre, on n'  
franchissait  
Un jour qu  
passages, long  
milieu du flet  
par un écart

sortent émerveillés des richesses accumulées en ce paysage unique, en ces palais dorés et dans les délicieuses ou grandioses pagodes qui l'entourent, pour le plaisir des Fils du Ciel, Maîtres du Monde.

\* \* \*

La forêt s'étendait primitivement depuis Cou-peï-k'ou et la Grande Muraille, au sud, jusqu'au delà des plateaux de la terre des herbes, au nord, où l'on rencontrait encore, il y a quelques années, les antilopes par troupeaux de cinq cents et même de mille individus paissant dans la plaine.

Elle empiétait plus au nord encore, sur les régions boisées du Barin ; celles-ci cependant, appartenant au roi mongol, ne firent jamais, à proprement parler, partie de la Forêt Impériale. Mais les premiers empereurs y chassaient également le cerf et le chevreuil, l'argali et le chamois, le tigre et la panthère, qu'on y rencontre encore nombreux.

\* \* \*

Un témoin de ces impiètements existe encore sous la forme d'un pont jeté sur la Sira Mouren, et dont une stèle en pierre attribue l'initiative à l'empereur K'ang-hi.

Une jolie légende s'y rattache.

Les bords de ce large fleuve étant trop distants l'un de l'autre, on n'avait jamais pu les relier par un pont. On le franchissait à certains endroits plus ou moins guéables.

Un jour que K'ang-hi, à la chasse, cherchant un de ces passages, longeait le cours d'eau avec sa suite, il aperçut au milieu du fleuve deux gros rochers séparés l'un de l'autre par un écart d'environ trois cents mètres :

“ — C'est bien dommage, dit un des courtisans, que ces deux rochers ne soient pas plus rapprochés l'un de l'autre !

“ — S'ils se rejoignaient, repliqua K'ang-hi, il en résulterait une jolie cascade qui animerait un peu ce triste paysage sablonneux.

“ — Ce serait également, ajouta un troisième opinant, un beau soutien de barrage pour la prise du poisson dont foisonne le fleuve.

“ — Non, reprit le premier, ce n'est pas ce que j'ai en vue. Je pense que ce seraient de solides assises pour un pont !

“ — Excellente idée ! s'exclama le souverain ; va pour un pont, c'est ce qu'il nous faut. Allons, mes amis les rochers, un bon mouvement ! ”

Et, obéissant à la voix du Fils du Ciel, les deux rochers s'avancèrent l'un vers l'autre. Arrivés à la distance congrue, ils se réincrustèrent dans le sable là où ils sont encore, ce qui facilita l'établissement du “ Pont de l'empereur K'ang-hi ”.

\* \* \*

Un peu plus à l'est, on peut contempler des rapides également consacrés par un prodige de K'ang-hi. On sait que le cours de la rivière Lao-ho disparaît, en maints endroits, sous des sables mouvants, pour reparaître plus loin.

Un jour que le grand empereur en suivait le cours, fut étonné de voir la rivière transformée en un immense lac enfermé entre des collines.

“ — Un bien triste sire que ce fleuve ! dit-il. Découragé par quelques monticules de sable, va-t-il donc irréparablement se résigner à un si piteux suicide ?

“ — C  
courtisan  
ces collin  
cependan  
“ — U  
résistance  
lui-même  
fasse l'asc  
Et le fle  
balaya la  
de leur dé  
“ — O r  
l'autre côté  
“ — Un  
fleuve peut  
dessus ces c  
Et, de fai  
thaumaturg  
le village in  
maisons.  
Revenons  
Envahie p  
gouvernemen  
un but tant é  
surcroît d'une  
que (le refoul  
elle ne conser  
Loan-ho et au  
très respectabl  
ans, cent ving

“ — Comment ferait-il autrement, le pauvre ! répondit un courtisan. Aucune brèche ne lui laissant la voie libre entre ces collines qui interceptent son cours vers la mer, il ne peut cependant rebrousser chemin et remonter vers sa source !

“ — Un fils pieux, reprit K'ang-hi, ne se laisse pas, sans résistance, séparer des auteurs de ses jours. Qu'il se fraie lui-même un passage ! Si la colline ne s'écarte pas, qu'il en fasse l'ascension ! ”

Et le fleuve, aussitôt, monta à l'assaut du monticule, lui balaya la tête et roula sur le versant opposé ses flots joyeux de leur délivrance.

“ — O malheur ! s'écria un guide, le village situé de l'autre côté de la colline est perdu. Quelle catastrophe !

“ — Un village par là ! dit K'ang-hi. Ne crains rien ! Le fleuve peut aussi bien passer par-dessous qu'il a passé par-dessus ces dunes. ”

Et, de fait, soumis aveuglement aux ordres de l'impérial thaumaturge, le fleuve s'enfonça sous le sable, et laissant le village indemne, reparut au jour par delà les dernières maisons.

Revenons à notre forêt.

Envahie peu à peu par les colons chinois appelés par le gouvernement à défricher le territoire de Mongolie dans un but tant économique (la subsistance à trouver pour le surcroît d'une population sans terres de culture) que politique (le refoulement des Mongols loin de Pékin vers le Nord), elle ne conserva bientôt que sa partie centrale, au nord du Loan-ho et au sud de la Terre des herbes, portion encore très respectable, cependant, puisqu'elle mesurait, il y a trente ans, cent vingt kilomètres de long sur autant de large.

Elle est surtout peuplée de sapins que les Chinois classent en diverses catégories. Il y a les sec, les résineux, ceux à bois blanc, à bois jaune, à bois rouge. Les bouleaux blancs, les ormes, les grands saules, les peupliers, les trembles, y sont aussi très nombreux.

Mais, depuis dix ans d'exploitation sans merci comme sans relâche, la hache, la scie et le feu y ont fait d'immenses et lugubres éclaircies. Les sapins pouvant fournir des colonnes de 15 à 25 mètres de hauteur n'existent déjà plus qu'à l'état de souvenir. C'est à peine si, sur les montagnes moins accessibles, on en trouve encore mesurant douze mètres de long, car on s'attaqua d'abord aux géants, comme étant de meilleur rapport.

Bientôt on ne verra plus, isolés et délaissés sur quelques crêtes inabordables, que de rares spécimens, rabougris et tortus, de l'antique boisement.

\* \* \*

Les nombreuses familles affluant sans cesse en cette région autrefois inhabitée, construisent avec les dépouilles de la forêt leurs maisons, leurs meubles, les murs de leurs enclos. Le reste est emporté en charrettes dans toutes les directions et jusqu'à Pékin, jusqu'à Tientsin, soit comme matériaux de constructions, soit comme traverses de chemin de fer ou poteaux télégraphiques.

Toutes les terres que la disparition des arbres a rendues cultivables sont cédées par contrat de vente en due forme à quiconque en fait la demande. Aussi les cultivateurs chinois y affluent à l'envi de tous les points de la mongolie orientale et y poussent la charrue jusqu'aux endroits les plus reculés.

C'est un  
dation des  
Quelque  
comme la l  
ville de dix  
On peut  
Forêt avec  
taires ou de  
Il y a ne  
de son extr  
part. Je n'y  
emplacemen  
installé les l  
sur les terre  
Durant to  
l'ombre des f  
où je recevai  
chous disper  
protection.  
Ces gardes  
mandat de fa  
Les colons  
main quelque  
sans vergogne  
outrance les l  
A ce propos  
Dans ces fu  
séculaire, les l

C'est une imitation des afflux d'émigrants lors de la fondation des premières cités d'Amérique.

Quelques années ont suffi pour peupler une contrée grande comme la Belgique et au centre de laquelle s'élève déjà une ville de dix mille habitants.

On peut parcourir maintenant en tout sens la Grande Forêt avec la certitude d'y trouver des ressources alimentaires ou des abris pour se loger.

Il y a neuf ans, appelé par mon ministère en une localité de son extrémité occidentale, je dus la traverser de part en part. Je n'y trouvai que deux auberges situées près des emplacements où les employés du gouvernement avaient installé les bureaux de perception des redevances annuelles sur les terres qu'on allait affermer.

Durant tout le reste du voyage, je dus pique-niquer à l'ombre des futaies et loger à la belle étoile, sauf aux endroits où je recevais la rudimentaire hospitalité des gardes mandchous dispersés sur les lisières de la forêt pour veiller à sa protection.

Ces gardes — soit dit en passant — s'acquittaient de leur mandat de façon singulièrement fantaisiste.

Les colons et les braconniers n'avaient qu'à leur glisser en main quelque pourboire pour obtenir l'autorisation d'abattre sans vergogne les plus beaux arbres ou de pourchasser à outrance les bêtes à fourrure.

\* \* \*

A ce propos, permettez-moi une digression cynégétique.

Dans ces futaies, entourées jusque-là d'une inviolabilité séculaire, les bêtes fauves, naturellement, pullulaient.

Là croissaient et se multipliaient en paix, outre l'antilope (sur les plateaux du Nord), le cerf et le chevreuil, l'argalie et le chamois, le tigre et le léopard, la panthère, le lynx, le sanglier, le blaireau, l'écureuil volant, et même le vautour à tête chauve, d'une envergure de plus de trois mètres.

Quels beaux coups pour le fusil des braconniers ! Aussi ces hardis compagnons ne tardèrent pas à sillonner le sous-bois en tous sens. Lorsque leurs bandes, de vingt, trente, quarante hommes, passaient devant la demeure des gardiens attitrés du gouvernement, ceux-ci avaient le bon esprit de regarder d'un autre côté.

C'est surtout le cerf qu'ils convoitaient. Malheureusement, à poursuivre l'agile et inoffensif ruminant, le chasseur mongol s'expose à rencontrer le tigre.

J'ai connu un chrétien qui, en pareille expédition, ayant, de la cachette où il était à l'affût aperçu un tigre, fut si épouvanté que, rentré chez lui, il se mit incontinent au lit avec la fièvre et succomba quelques jours après.

La chasse au cerf, à grande battue, se fait aux mois de mai et de juin, époque où, recouvert d'un léger duvet, le bois de l'animal est juste à point, gélatineux et sanguin, pour la vente fructueuse aux apothicaires chinois qui en donnent jusqu'à cent vingt taëls d'argent (400 francs). En saison plus avancée, le même bois durci vaut à peine quelques francs.

Le bois de cerf est, avec le *ginseng* (racine d'une plante sauvage croissant surtout sur les montagnes de Corée), l'une des panacées les plus précieuses de la Chine, réputées pour rendre, dit-on, le sang et la vigueur aux anémiés.

La biche n'a d'utile que son cuir et, souvent, on ne lui fait pas même l'honneur d'un coup de fusil.

La chair  
avec la p  
l'alimenta  
nes qu'ils  
magnifique  
branches c

Les fais  
nes, abond  
Mongol ne

Aussi, e  
de rencont  
rant en tre  
bes sauvag  
vingt mètr  
voler, ce  
sur eux la

Un jour,  
suivais ave  
laisser pass  
voletant ur  
Fatiguées s  
elles se reti  
chemin, noi

C'était, h  
On en fai  
hécatombes  
tion complè  
les sept moi  
grandes vill

La chair des bêtes abattues et dépecées sur place sert, avec la provision de millet ou de farine grillés d'avoine, à l'alimentation des chasseurs, pendant les six ou huit semaines qu'ils vivent dans la forêt, enlevant l'écorce des plus magnifiques sapins pour couvrir leurs huttes étayées de branches d'arbres.

Les faisans, coqs de bruyère, bartavelles, perdrix communes, abondent en profusion fantastique ; mais le chasseur Mongol ne brûle pas sa poudre à si piètre gibier.

Aussi, en voyage, ai-je été souvent agréablement surpris de rencontrer sur ma route des faisans ou des perdrix picorant en troupe les grains de la moisson, ou les graines d'herbes sauvages dans les sillons des champs déjà cultivés. A vingt mètres de distance, ils faisaient à peine mine de s'envoler, ce qui me donna plusieurs fois l'occasion d'essayer sur eux la justesse de mon revolver.

Un jour, il y a dix ans, sur un sentier à peine tracé que je suivais avec mon catéchiste, une bande de perdrix, pour nous laisser passer, se contenta par trois fois de se déplacer en voletant un peu plus loin, mais toujours au-devant de nous. Fatiguées sans doute de notre opiniâtreté à les relancer, elles se retirèrent enfin à dix pas à droite, sur le bord du chemin, nous dévisageant au passage.

C'était, hélas ! la fin des heureux temps de leur histoire.

On en fait maintenant, au filet, au lacet, au fusil, de telles hécatombes que ces volatiles sont menacés d'une extermination complète. On en expédie d'énormes quantités, pendant les sept mois de nos rigoureux hivers, sur les marchés des grandes villes de la Chine.

Quant aux cerfs, ils auront bientôt disparu aussi, et plus rapidement encore, soit qu'ils tombent sous la balle des chasseurs en quête de leur bois précieux, soit qu'ils se réfugient vers le Nord, en des forêts moins accessibles aux humains et leur offrant par conséquent plus de sécurité.

\* \* \*

Chose étonnante, la Grande Forêt Impériale couvre de ses vénérables futaies les ruines d'une civilisation qui dut être florissante. A des époques éloignées de nous d'un millénaire ou deux, des populations nombreuses vivaient et prospéraient là où règne aujourd'hui seulement la sombre majesté des bois.

En plein centre de la Grande Forêt, on voit encore une moitié de tour, d'où l'endroit a tiré son nom de *Pantsie t'a*. Elle ressemble à ces tours datant d'un millier d'années qu'on retrouve un peu partout dans le Nord de la Chine. Massives, octogonales, divisées en étages, recouvertes de Bouddhas ou d'idoles hindoues sculptées sur leurs parois en briques, elles s'élèvent à vingt, quarante, soixante mètres dans les airs.

Ce demi-fût de tour, esseulé au fond d'une immense futaie, se trouve dans l'enceinte d'un mur encore très reconnaissable qui entourait une ville d'une certaine splendeur. Ces murs d'enceinte se rencontrent en bien des endroits, dont les anciens habitants, d'après les livres d'histoire chinoise, furent massacrés sans quartier, mis en fuite ou emmenés prisonniers par les vainqueurs.

En creusant le sol aux confins de la forêt, les Chinois ont extrait d'immenses chaudrons en fer fondu, à trois pieds,

comme on  
On a même  
tons d'or c

Mainten  
il n'est pas  
ou relique

On ne p  
quant le s  
contrées p  
perpétuell  
vivaient vi  
eux, prolon  
tumultueu  
gouses. Ou  
puis les hé  
nom dynas  
de poteries

Vinrent  
siècle, préc  
septentrion  
la Chine. Il  
la Forêt Im  
duquel fut

Cette mé  
missionnair  
de feutre et  
que, roulan  
Tartarie ?

La dynas

comme on n'en voit plus dans le commerce depuis longtemps. On a même trouvé sous terre des ornements et des clochetons d'or de forme inconnues de nos jours.

Maintenant que tout le sol de la contrée va être remué, il n'est pas douteux qu'on ne rencontre de nombreux débris ou reliques des âges anciens : monnaies, poteries, etc.

On ne peut se défendre d'une certaine émotion en évoquant le souvenir des populations qui se succédèrent en ces contrées pittoresques et sauvages ou la sillonnèrent en de perpétuelles et sanglantes razzias : les barbares " I " qui vivaient vingt siècles avant notre ère ; les Huns qui, après eux, prolongèrent jusqu'au II siècle avant Jésus-Christ leur tumultueuse existence, puis les Hou orientaux ou Toun-gouses. Ouhoans et Siempis jusqu'au V siècle de notre ère ; puis les héritiers de leur puissance, les K'i-tan qui, sous le nom dynastique de " Leao ", ont laissé tant de monnaies et de poteries, tant d'emplacements de villes ou de camps.

Vinrent ensuite les " Kin " qui dominèrent durant un siècle, précédant les Mongols. Du fond de leurs steppes septentrionales les mongols accoururent enfin à la curée de la Chine. Ils créèrent, à dix lieues (nord ouest) des confins de la Forêt Impériale, leur palais d'été, Chang-ton, sur la route duquel fut massacré, en 1322, un de leurs empereurs.

Cette même forêt ne vit-elle pas passer à cette époque les missionnaires franciscains, campant sur des chars recouverts de feutre et transformés en chapelle ou en cellule monastique, roulant par monts et par vaux à la conversion de la Tartarie ?

La dynastie des " Ming ", héritière des Mongols, laissa

bientôt la place aux "Ts'ing", qui firent de cette région un pays sans autre histoire que celle de leurs chasses. Ils y étaient pourtant suivis par les Pères de la Compagnie de Jésus, à la recherche apostolique des chrétiens de Oulanhata, ou en quête des données géographiques qui leur ont permis de publier la carte la plus exacte qui soit encore de ces contrées.

\* \* \*

Et voici qu'en ce vingtième siècle, une page d'histoire nouvelle s'ouvre pour la Forêt Impériale avec les nouveaux colons s'élançant de toutes parts à la conquête des terrains agricoles que le défrichement progressif met à leur disposition.

Nous allons pouvoir y propager la foi du Christ et créer un poste d'administration pour les six cents fidèles que nous y comptons déjà, jetés là par les vicissitudes de la fortune et les vues admirables de la Providence. Nous y fondons une résidence, bien nécessaire à ces nombreux chrétiens essaimés à trente et quarante lieues de leurs pasteurs, et aux catéchumènes qui s'y déclarent déjà en chiffre respectable.

Mais la fondation dont je vous parle est loin d'être achevée. Elle n'est même pas encore commencée. Après avoir obtenu l'approbation que Mgr Abels me donna des deux mains (des mains vides, par exemple), je me suis mis en demeure de crayonner et dessiner, sur beau papier quadrillé, le plan d'une station avec chapelle, maison, école... car je veux pousser l'affaire à bout.

Mes chrétiens, enthousiastes du projet et délirants de joie,

me promettent leurs épargnes pour élever le mur d'enceinte et payer la construction de la porte d'entrée. Mais le reste !...

Pour le reste — il faut bien que je l'avoue, amis lecteurs, — c'est sur vous que je compte. C'est votre généreuse charité qui me fournira les moyens d'élever la première mission de la Grande Forêt Impériale.



ASIE

SCÈNES DE LA VIE HINDOUE

Un terrible quart d'heure

Lettre du R. P. ROSSILLON, de la Société de Saint-François de Sales d'Annecy, vicaire général de Vizagapatam

I

**D**ANTOLINGUY est un tout petit village reposant dans la tranquillité, au pied des monts.

Extérieurement, il ne diffère en rien des milliers de bourgades éparses dans les campagnes de l'Inde et bâties si légèrement qu'on les prendrait volontiers pour des campements de passage plutôt que pour des habitations permanentes.

Leurs maisons ressemblent à de petits cubes de terre rouge simplement posés sur le sol et que le premier ouragan peut emporter. C'est que l'Hindou ne croit pas à la réalité des choses : le monde pour lui n'est qu'un *maya*, c'est-à-dire une immense illusion que la mort vient dissiper.

\* \* \*

A le vo  
n'y a étal  
de patient  
Par con  
princes de  
feuilles.

Tout là  
tend misé  
que le Sar

Un bois  
pioche, les  
en rizières.  
rait de se  
revenir.

Quand, l  
l'impressio  
montagnes  
pays khonç

Dans ces  
et sangliers  
jour. Le soi  
village pour

L'église e  
demi-kilom  
pas pour eff  
du bon Dieu  
souvent rele  
assiettes...

A le voir, ce pauvre village, on devine qu'aucun Rajah n'y a établi sa résidence. Les Rajahs habitent des palais où de patients sculpteurs ont fait fleurir les marbres.

Par contre, quelqu'un de plus grand que les plus grands princes de la terre est descendu sous les humbles toits de feuilles.

Tout là-bas, au fond de l'unique rue, regardez ! Une croix tend miséricordieusement ses bras rédempteurs et proclame que le Sauveur Jésus est connu ici. Le village est chrétien !

\* \* \*

Un bois touffu l'enserme de trois côtés. Sous la hache et la pioche, les arbres ont dû céder une centaine d'hectares mis en rizières. Mais la forêt n'est pas allée bien loin : il suffirait de se croiser les bras pendant une année pour la voir revenir.

Quand, levant les yeux, on regarde autour de soi, on a l'impression de se trouver au milieu d'un amphithéâtre de montagnes dont les dernières assises se haussent jusqu'au pays khond.

Dans ces mamelons boisés, tigres, ours, éléphants, bisons et sangliers se trouvent chez eux et y restent pendant le jour. Le soir, assez souvent, ils se payent un petit tour au village pour s'assurer que toutes les portes sont bien closes.

L'église et le presbytère de la paroisse s'élèvent à un demi-kilomètre plus loin, en terrain découvert, ce qui n'est pas pour effrayer les fauves. Le matin, autour de la maison du bon Dieu et de la demeure du missionnaire, on peut souvent relever des traces de tigre aussi larges que des assiettes...

II

Dantolinguy n'est pas une paroisse assez importante pour qu'un missionnaire y réside en permanence.

Chaque semaine le P. Cyrille vient y passer deux journées.

Son travail ne varie guère.

Le matin, c'est la messe et une instruction.

Le soir, il visite l'unique rue du village, encombrée de balayures, de chariots, de buffles et d'enfants. A chaque pas on l'arrête. De vieilles grand'mères lui comptent pour la vingtième fois leurs histoires ; des malades lui exposent longuement leur état pathologique ; des veuves lui présentent leurs enfants. Il écoute, il s'exclame, il s'apitoye, il prescrit, il conseille, et surtout il console.

Puis il rentre verser son chargement de plaintes et de misères au pied du tabernacle, en attendant le potage du souper.

\* \* \*

Ce soir-là, sa tournée finie, il était rentré fatigué au presbytère ; le brouet épicé de sa cuisinière lestement expédié, il s'était, en dépit des moustiques, vite endormi d'un sommeil profond.

Mais le missionnaire ne s'appartient point. Son sommeil même n'est pas respecté et ne doit pas l'être.

Un bruit de coups insolites le réveille soudain. D'un revers de main, il s'essuie le front ruisselant de sueur ; il cherche à concentrer ses idées, lorsque de nouveaux coups retentissent, accompagnés d'appels poussés par une voix connue :

“ —  
Matt  
sacriste  
“ —  
va plus  
“ —

Ce n'  
ment au  
la mort  
sait et il

Le sur  
cifix jau  
mis auss

Le P.

Le ciel

lumière p

Matthi

sol de so  
cours de  
l'étendrai  
sentier.

Tout ex  
mots lace  
rugisseme  
prochent,

“ — Est-ce toi, Matthieu, qui frappes ainsi ? ”

Matthieu est tout à la fois le catéchiste, l'instituteur et le sacristain de Dantolinguy.

“ — Père, répond-il, Léo, que vous avez soigné hier soir, va plus mal, et réclame l'extrême-onction. Il va mourir !

“ — Attends deux minutes. Je suis à toi ! ”

\* \* \*

Ce n'est pas bien agréable d'être ainsi réveillé brutalement au milieu de la nuit ! Mais nous sommes en Orient où la mort est constamment aux aguets. Le missionnaire le sait et il se hâte.

Le surplis, l'étole, le rituel, les saintes huiles, le petit crucifix jauni sous le baiser des mourants, le cierge, tout est mis aussitôt dans le sac de voyage.

Le P. Cyrille sort en fermant la porte.

Le ciel est à la pluie, et laisse filtrer tout juste assez de lumière pour se conduire.

Matthieu ouvre la marche, et, par précaution, il frappe le sol de son bâton pour faire fuir devant lui les cobras en cours de déménagement. Il est pieds nus ; une morsure l'étendrait en moins d'une demi-heure raide mort sur le sentier.

Tout en contournant les buissons, on échange quelques mots laconiques. Parfois, dans le lointain, résonnent les rugissements d'un tigre. Les voyageurs, d'instinct, se rapprochent, alors, l'un de l'autre.

\* \* \*

Au bout d'un quart d'heure, on est arrivé.

“ — *Namascaro, sopa!* (salut, Père !), fait soudain une voix triste à l'entrée du village.

C'est ici la maison du morvant.

Le missionnaire entre, et devant de rudes villageois habillés comme au temps des patriarches, à la maigre lueur d'un cierge, se déroule une scène d'une simplicité biblique. D'une main, le catéchiste tient l'ampoule sainte, de l'autre, le rituel ouvert, tandis que le prêtre tourne autour d'un lit de quatre pieds carrés où, sur de méchantes cordes, gît le malade enfiévré. Quelques poules, dérangées par la lumière, poussent de petits cris saccadés pendant que les pauvres membres du moribond reçoivent, l'un après l'autre, l'onction sainte.

\* \* \*

Pour lui, tout est fini ici-bas. Le cœur de Dieu s'est ému, et sur ce chrétien perdu dans un coin de la brousse indienne sont tombées les suprêmes miséricordes.

Léo s'en va, après avoir payé, lui aussi, son tribut de souffrance. Son corps, plié dans une pauvre natte, sera rendu à la terre. Son âme, du moins, aura été prise en pitié par

“ Celui dont les bras sont, au dire de Dante, si longs qu'Il embrasse tout ce qui se tourne vers Lui ”.

Sur le seuil, une femme est en pleurs.

“ — Vivra-t-il, mon Léo ? interroge-t-elle anxieusement.

“ — Peut-être !... Ne sais-tu pas que l'extrême-onction, qui guérit toujours l'âme, guérit parfois le corps ?

“ — C'est vrai, Père. *Namascaro* (salut !)

“ — *Asirbado!* (bénédiction !)”

Le P.  
La nu  
Père n'y  
de feuil  
les si sim  
de l'au d  
Tout à  
“ — B  
Des gr  
Il se re  
de taille  
Imposs  
ne pense  
ment ne b  
ordinaire  
et de s'en  
et de ses  
Ainsi du  
perd point  
ment pas c  
va l'attein

Mais Ma  
Au grog  
voyant le c  
tait jeté en

III

Le P. Cyrille se trouve sur le sentier du presbytère.

La nuit est plus claire et le chemin plus glissant ; mais le Père n'y prend pas garde. Son esprit est encore sous la hutte de feuilles, auprès du mourant : il songe à ces âmes orientales si simples devant la mort et si peu effrayées des mystères de l'au delà . . .

Tout à coup, il tressaille d'horreur.

“ — *Brroun ! . . . brroun ! . . .* ”

Des grognement terribles ont éclaté soudain derrière lui, Il se retourne, et se trouve face à face avec un ours noir, de taille énorme.

Impossible de l'éviter. Il croit sa dernière heure venue et ne pense qu'à faire son acte de contrition. L'ours heureusement ne bondit point sur sa proie comme le tigre. Sa méthode ordinaire est de défigurer sa victime ou de lui ouvrir le corps et de s'enfuir. Pour cela, il se dresse sur son train de derrière et de ses pattes de devant cherche à saisir son adversaire.

Ainsi dressé, il offre une cible splendide au chasseur qui ne perd point son sang-froid. Le P. Cyrille n'a malheureusement pas d'arme . . . Le plantigrade, grognant furieusement, va l'atteindre . . . Il sent déjà son haleine fétide le frôler.

\* \* \*

Mais Martin avait compté sans Matthieu.

Au grognement de la bête, le catéchiste était accouru et, voyant le danger où se trouvait le Père, résolument il s'était jeté entre les deux. D'une main, il serre contre sa poi-

trine l'ampoule des saintes huiles, et de l'autre, avec son bâton, frappe sur la gueule ouverte de l'animal.

Il y eut pendant quelques minutes une scène émouvante, l'ours essayant d'étreindre le nouveau venu et Matthieu, dont la force semblait décuplée, lui assénant des coups secs sur le museau.

Le Père se demandait anxieusement comment cette lutte inégale allait finir, quand l'énorme bête, domptée comme par enchantement, se remit soudain sur ses quatre pattes et bondit dans les buissons pour disparaître en exhalant son dépit dans un dernier grognement.

\* \* \*

Le missionnaire et Matthieu se retrouvaient seuls et le plus émotionné des deux n'était pas le catéchiste.

Le P. Cyrille, maintes fois, avait vu des ours si communs dans les montagnes de Surada. Il avait même abattu un tigre qui se sauvait emportant une lourde trappe où il avait eu l'imprudence d'engager une patte. Mais, de sa vie, il n'avait risqué l'étreinte d'un fauve. Aussi tremblait-il de tous ses membres, et la sueur lui ruisselait à grosses gouttes par le corps. S'être trouvé ainsi en face de la mort ! . . .

Quand il se fut ressaisi, il remercia celui qui venait de lui sauver la vie si bravement :

— On voit que tu es habitué à affronter les ours ! ajouta-t-il pour finir.

— Moi ? pas du tout ! C'est la première fois que cela m'arrive . . .

— Alors, comment n'as-tu pas eu peur ? Il devait infailliblement te déchirer . . .

“ — J  
l'aurait-i

De par  
s'est habi  
même le

En mêm  
milieu de  
des sainte  
à plus for  
Eucharisti  
quand il le

On rent  
ne revint p  
Le lende  
Matthieu r  
remis de so  
Quant à  
ses novell

“ — J'avais les saintes huiles dans ma main. Comment l'aurait-il pu ?... ”

\* \* \*

De pareils faits, ainsi accomplis par des hommes que l'on s'est habitué à croire incapables d'héroïsme, déconcertent même le missionnaire.

En même temps, ils sont bien propres à le consoler au milieu de ses peines. Ils lui enseignent que si, par la vertu des saintes huiles, ses néophytes savent affronter les fauves, à plus forte raison puiseront-ils dans les grâces de la divine Eucharistie la force de souffrir et de mourir pour leur foi quand il le faudra.

#### IV

On rentra au presbytère ; mais, cette nuit-là le sommeil ne revint pas.

Le lendemain, Leo s'éteignait dans la paix du Christ, Matthieu reprenait sa classe, et le P. Cyrille, complètement remis de son émotion, retournait à sa résidence centrale.

Quant à l'ours... personne n'est allé lui demander de ses nouvelles.

AFRIQUE

Une Histoire de Cloches

Par le R. P. JOSEPH LACAS, de la congrégation du  
Saint-Esprit, supérieur de la mission  
de Bourouadou (Kissi)

**J**E viens vous raconter l'histoire de trois cloches dont a été récemment enrichie ma très pauvre église de Bourouadou.

Des cloches pour une chétive chrétienté nègre perdue dans la brousse guinéenne, à huit cents kilomètres du littoral ! certains lecteurs seront peut-être portés à considérer cela comme un luxe inutile, une prodigalité superflue. Je les prie de chasser bien vite cette pensée.

Les cloches, en pays africains, rendent d'inappréciables services... et aux Noirs... et aux Blancs.

A l'oreille des indigènes, leurs vibrants appels résonnent avec une éloquence à laquelle aucun d'eux ne reste sourd. C'est grâce à elles que le lieu saint s'emplit d'une foule empressée. Sans elles l'apôtre, bien souvent, prêcherait dans le désert.

Et à l  
tant de s  
l'angelus  
table des  
privé da  
Et quelle  
bienfaite

Dès qu  
préparati  
Mais bâti  
où la chau  
la forêt.

Un gige  
sur une lo  
parties, de  
clocher.

Les ouvri  
épouvanta

Les sciet  
morceaux.  
achevée.

Les gens  
Mais, que  
Kissiens po

— Oh !

Et à l'oreille du missionnaire, leur douce voix rappelle tant de souvenirs du pays natal, le délicieux tintement de l'*angelus*, les joyeux carillons des baptêmes, le glas lamentable des funérailles. Oh ! combien je gémissais d'en être privé dans ma lointaine station africaine de Bourouadou ! Et quelle joie ce fut pour moi d'apprendre qu'un noble bienfaiteur dotait ma paroisse d'un triple carillon !

I

Dès que je fus averti de son envoi, je me préoccupai de la préparation du beffroi. Qui dit cloche, en effet, dit clocher. Mais bâtir un clocher n'est point chose aisée dans des pays où la chaux et le ciment sont inconnus. Il faut s'adresser à la forêt.

Un gigantesque *kondo* fut choisi. Il était absolument droit sur une longueur de six mètres, et le tronc, partagé en quatre parties, devait fournir facilement les quatre piliers du futur clocher.

\* \* \*

Les ouvriers se mirent à l'œuvre. On entendit bientôt un épouvantable craquement : le géant était par terre.

Les scieurs de long arrivèrent et le débitèrent en énormes morceaux. Au bout de quelques jours, leur besogne était achevée.

Les gens des villages les plus proches furent convoqués.

Mais, quand ils virent les pièces à transporter, nos braves Kissiens poussèrent de hauts cris :

“ — Oh ! c'est trop gros ! disaient-ils, et c'est trop lourd !

Jadis le P. Konkillo (surnom du P. Leclerc), au moins, lui, ne nous faisait transporter que du bois tendre, et voilà maintenant qu'on nous attelle au *kondo* qui est bien le bois le plus pesant de la forêt !”

\* \* \*

Mais, après avoir bien protesté, ils se mirent à l'œuvre.

Au milieu d'un tohu-bohu épouvantable, les jeunes s'encourageant, les vieux criant et jacassant, chacune des arêtes de la mystérieuse bâtisse fut transportée dans la cour de la mission.

Alors ce furent des cris de triomphe, des félicitations réciproques, des poignées de main chaleureuses.

“ — Revenez dans quelques jours, leur dis-je nous planterons ces “ allumettes. ”

Et de nouveaux cris, de nouveaux rires, accompagnés de pirouettes, traduisirent la joie générale. Tout le pays sut que j'avais appelé ces gigantesques pylones des “ allumettes !”

\* \* \*

Quelques jours après, les “ allumettes ” étaient assemblées près d'immenses trous.

Nouveaux points d'interrogation !... Hochements de tête significatifs !... Et alors commença la litanie des hypothèses :

“ — Moi, disait Ambroise, j'ai dans l'idée que le Père veut faire trois croix. ”

Mais la division de quatre piliers par trois croix donnait un reste indéfini, et puis les “ allumettes ” n'avaient pas l'air de croix.

Lors  
leur ba  
de giga  
et porta  
“ —

mencer  
des bâti

Le va  
la carca

“ — J

quets de  
aura un

“ — (

melaien  
voulait  
de ne pa

Un be  
j'exhibai

“ — C

sont troi  
habiteroi

“ — A  
supposé,

Mais su  
tion ; “ C

énormes  
nent sur

Lorsqu'elles furent debout enfoncées dans la terre par leur base, les malins s'empressèrent de déclarer que c'étaient de gigantesques boutures qui allaient pousser des feuilles et porter des fruits :

“ — Ne vous souvenez-vous pas, disaient-ils, qu'au commencement de la mission, le Blanc planta dans son jardin des bâtons qui maintenant produisent de belles mangues ? ”

Le vacher Yapela voyait, lui, dans les quatre madriers la carcasse d'une bâtisse :

“ — Entre ces quatre gros poteaux, on empilera des paquets de terre bien tassée qui feront des murs solides, et on aura une bonne case. Ça, manière de Blanc ! ”

“ — Oh ! oui, manière de Blanc ne finit jamais ! ” grommelaient les vieux sénateurs en guenilles... Et comme le voulait leur dignité d'ancien, ils ne concluaient à rien, afin de ne pas se compromettre.

\* \* \*

Un beau dimanche matin, la cour étant pleine de monde, j'exhibai la photographie des cloches :

“ — Ce que vous voyez sur ce papier, dis-je à mes ouailles, sont trois *bambam* qui viennent de France. Ce sont elles qui habiteront la cage en bois de *kondo*. ”

“ — Ah ! ah ! ah ! faisaient les Kissiens, nous avons tout supposé, excepté cela. ”

Mais sur leurs faces noires, se lisait une profonde déception ; “ Comment ! se disaient-ils *in petto*, on a dressé quatre énormes fûts pour encadrer trois petites clochettes qui tiennent sur un morceau de papier grand comme la main ! ”

Car les braves Kissiens ignorent les principes de la photographie et la loi des réductions.

Moussa, un de nos catéchumènes, me le fit voir :

“ — *Poi* (Père), me dit-il, c'est dans trois lunes la fête du village. Voudras-tu me prêter ces jolies *bambam* pour la circonstance ? Je les suspendrai à ma ceinture, en marchant, je ferai beaucoup de bruit et les gens me regarderont ! ”

Evidemment je le lui promis.

## II

Le clocher était monté ! Les cloches étaient arrivées à Konakry ; mais elles y restaient.

En vain j'écrivais à notre Père Procureur, ses réponses étaient évasives. Je me précipitai sur mes “ comptes ” et je constatai que ma réserve budgétaire était au-dessous du zéro.

Je compris l'obstacle qui retenait nos cloches et si près et si loin ! Le Père Procureur reculait devant les frais de l'expédition à Boufouadou.

\* \* \*

A moi de m'ingénier pour trouver de l'argent. L'idée me vint de faire une quête. Mes catéchistes en parlèrent et les néophytes firent bon accueil à la proposition.

On secoua les colatiers ; on pêcha dans les ruisseaux ; on multiplia les pièges à biches. On se procura ainsi des fruits, des poissons, de la viande.

Et tout cela s'en fut au marché de Kissidougou, voisinier avec les boules de savon noir, les jarres d'huile de palme, les galettes de *hinda*. Tout cela produisit de l'argent, et tout cela prit la direction de la mission.

Il y  
voie fer  
Au r  
pressa d  
en petit  
trois col  
Resta  
(230 Kil  
me prop  
que l'em

Un be  
quérir le  
Dans t  
cards co  
taient de  
ne pas m  
les merve

Mervei  
malgré ce  
leur gross  
C'était  
le papier,  
A cela rie  
avaient qu

Il y avait juste 60 francs. C'était le prix du transport par voie ferrée de Konakry à Kouroussa.

Au reçu de ladite somme, notre bon Procureur s'empressa de faire enregistrer à la gare de Konakry et expédier en petite vitesse à Kouroussa (terminus du railway) les trois colis en souffrance.

Restait le transport, par route, de Kouroussa à Bourouadou (230 Kilomètres). Pour cette besogne, tous mes jeunes gens me proposèrent gracieusement leurs bons offices. Je n'eus que l'embaras du choix.

### III

Un beau matin, nous partîmes joyeusement pour aller quérir le " carillon " depuis si longtemps attendu.

Dans tous les villages où nous passions avec trois brancards confectionnés par le Père Moelo, les porteurs racontaient des choses extraordinaires, invitant les populations à ne pas manquer de se trouver là tel jour afin de considérer les merveilles qu'ils allaient rapporter...

\* \* \*

Merveilles plus étonnantes qu'ils ne le supposaient. Car, malgré ce que je leur en avais dit, ils furent stupéfaits de leur grosseur quand ils les virent à la gare de Kouroussa.

C'était bien ce que je leur avais montré photographié sur le papier, mais comme elles avaient grossi, grandi, poussé ! A cela rien d'étonnant, d'ailleurs ; depuis si longtemps elles avaient quitté, la fonderie !

Les deux cents chrétiens de Kouroussa vinrent les admirer... naturellement avec la permission des Kissiens qui montaient bonne garde autour des brancards.

Ils furent grandement attristés en nous voyant partir.

“ — Ah ! Père, me disaient-ils, comme nous voudrions qu'au moins l'une d'elles reste ici !

“ — Et pourquoi ?

“ — Parce que, si nous avions une cloche, cela voudrait dire que nous aurions un prêtre ; nous aurions la messe le dimanche et ne serions pas obligés de vivre comme des païens ! ”

Ils disaient vrai, hélas ! ces pauvres néophytes. Ces ouailles sans pasteur ne reçoivent la visite du missionnaire qu'une fois ou deux par an ! Et son séjour rapide est tout l'aliment surnaturel donné à ces convertis de première génération. Impossible de faire mieux : pas de ressources et pas de prêtre disponible !

Pour en revenir à nos cloches, la plus petite se contentait de deux porteurs ; la moyenne en avait six et la plus grosse n'en exigeait pas moins de huit.

C'est à qui ferait partie de cette dernière équipe afin de s'en vanter plus tard quand on entendrait résonner ses notes profondes, afin de pouvoir dire : “ J'étais de ceux qui l'ont portée. ”

Mais *ubi honor, ibi onus*. Quand ils soulevèrent le fardeau, nos huit hommes, l'ayant élevé de terre un tantinet, le trouvèrent pesant et le reposèrent sur le sol. Puis ils partirent d'un éclat de rire et s'écrièrent : “ *Faraïko ! Faraïko !* ”

La grosse cloche était baptisée *Faraïko !*

Juste  
souvent  
Le l  
habiter  
pelait F  
Veut-or  
telle ou  
tre l'aut  
Faraïko  
sur une  
ancien d  
avec une  
à gauche  
Aussi Fa  
Donc,  
de saint :

C'est le  
rouadou,  
Allègre  
porteurs t  
franchissa  
j'avais à le  
“ N'allez  
Bah ! ca  
deux petit  
choir !...

Justesse d'appréciation et de jugement qu'on retrouve très souvent dans le cerveau neuf du Noir.

Le *Faraïko* est une statuette dans laquelle est censé habiter un ancien chef, redouté par sa puissance, qui s'appelait Faraïko. C'est un des plus grands fétiches du pays. Veut-on savoir, par exemple, si quelqu'un doit mourir de telle ou telle maladie, on consulte Faraïko ; veut-on connaître l'auteur d'un meurtre, la cause d'un malheur : c'est à Faraïko qu'on s'adresse. Et voici comment. Le dieu est placé sur une civière portée par quatre vigoureux gaillards. Un ancien du village l'interroge en le frappant de petits coups avec une baguette, et, selon que la civière incline à droite ou à gauche, la réponse du Faraïko est affirmative ou négative. Aussi Faraïko est-il, dans le pays, aussi craint que vénéré.

Donc, en attendant que le Père Préfet baptisât d'un nom de saint notre bourdon, il s'appela Faraïko.

#### IV

C'est le lundi 16 février, qu'il se mit en route pour Bouradou, accompagné de ses deux sœurs.

Allègres, enthousiastes, glorieux d'une charge si belle, les porteurs traversaient fleuves et marais, villages et plaines, franchissaient collines et vallées avec une telle célérité que j'avais à leur répéter dix fois par jour la même observation : " N'allez donc pas si vite ! Vous allez casser les cloches ! "

Bah ! casser les cloches ? ... N'était-ce pas Faraïko et ses deux petites sœurs qu'on emportait ? Faraïko ne pouvait choir ! ...

\* \* \*

Le septième jour, les cloches franchirent le Kéniégbé, qui est à la limite du premier village kissien. Le soir, elles couchaient à Erako.

Le huitième jour, elles faisaient leur entrée dans la capitale du Kissi.

Les gens nous avaient vu partir ; ils savaient ce que nous allions rapporter. Aussi, après avoir dépassé les premières cases, c'est entre une double haie d'honneur que le cortège s'avança. L'empressement devint plus intense au fur et à mesure que nous approchions de la mission.

Quel jour de gloire pour nos porteurs ! Les chefs offraient des noix de kola à ces *bambam* qui allaient réveiller les échos des forêts ; naturellement, c'étaient mes hommes qui mangeaient les noix succulentes. Les vieilles femmes dansaient et les jeunes gens pensaient que c'était une manière délicate de leur dire merci.

\* \* \*

Nous sortions de la forêt de Bourouadou et nous allions entrer dans l'allée principale de la mission quand la clochette qui nous servait depuis treize ans se mit en branle.

Elle qui avait sonné le glas des funérailles du fondateur de la station, qui avait connu les dures heures du début, qui avait appelé à la parole de Dieu les sauvages de la forêt, elle saluait ses remplaçantes dont la voix plus sonore allait faire oublier ses faibles tintements. Elle sonnait à toute volée son chant du cygne pour souhaiter la bienvenue aux nouvelles arrivantes.

Quel  
et en m  
fus sur  
sous un  
ses dalle  
pos.

J'app  
ped, je l

Toute  
sous cha  
des alent  
ne point  
sur le gra  
res se cha  
re ! De l'  
taines m'  
Yapéla, le  
prodigieu.

En dépi  
moment o  
moitié des  
profond d  
bien près  
nie qui s'e  
bouche, les  
c'est grand

Ce jour-  
cessives

V

Quelques jours après leur réception — c'était le 1er mars et en même temps le premier dimanche de carême, — je fus surpris de voir, dans la pénombre du matin, notre cour sous un aspect singulier. On eût dit un cimetière arabe avec ses dalles blanches posées, confusément sur la terre du repos.

J'approchai d'une de ces proéminences, et, la poussant du pied, je lui communiquai un mouvement.

Toutes ces formes blanchâtre étaient des couvertures et sous chaque couverture dormait un Kissien. Tous les gens des alentours s'étaient mis en marche dans la nuit, et, pour ne point perdre le premier appel des cloches, ils achevaient sur le gravier leur sommeil. Dans les allées, des formes noires se chauffaient autour de feux clairs : des Kissiens encore ! De l'étable aux vaches, synthèse de conversations lointaines m'arrivait : des Kissiens toujours : c'était l'illustre Yapéla, le vacher, expliquant à ses congénères qu'un bruit prodigieux allait sortir du beffroi.

En dépit de ces explications, la chronique raconte qu'au moment où les cloches parlèrent pour la première fois, la moitié des curieux fut prise de panique et se sauva au plus profond de la forêt. Ceux qui, timidement, sans mot dire, bien près du Père, osèrent affronter cette tempête d'harmonie qui s'envolait à tous les échos d'alentour, ouvraient la bouche, les yeux les oreilles : " *O nan fu !...* Ah ! les Blancs ! c'est grand beaucoup ! "

Ce jour-là, il fallut recommencer les volées six fois successives

Elles avaient sonné pour les vivants, les nouvelles cloches ! Le lendemain, avant même d'être bénites, elles sonnèrent pour un mort.

\* \* \*

Prosper Michel était fils du chef de Bangadou.

Gagné à notre sainte religion, instruit, intelligent, il se fit catéchiste et remplit sa charge avec un zèle admirable.

Les vieux païens étaient outrés naturellement.

Un soir, rentrant d'une tournée d'évangélisation, Prosper se sentit très malade. Comprenant, ce dont il souffrait, il me fit appeler et mourut dans les plus admirables sentiments de résignation et de piété.

Il avait été empoisonné !

Et c'est pour ce défunt que tinta le premier glas de Faraïko.

\* \* \*

Six semaines plus tard, le jeudi 21 mai, matin de l'Ascension, sous la lumière crue d'un soleil de dix heures, les cloches de Bourouadou furent baptisées. Toute la chrétienté assistait à la cérémonie. Cette fois on écouta sans frayeur leurs saints appels, quand le Père Préfet exorcisa l'esprit de Faraïko, et c'est avec le plus louable ferme-propos qu'on jura d'écouter leurs voix.

Sonnez donc, cloches saintes ! Rappelez-nous nos premiers ans, nos premières joies ; rappelez-nous le clocher natal de là-bas et notre rôle d'apôtre ici !

Conclus

Je tiens  
de Bourou

Lorsque  
à Bourou  
tère était  
Depuis ce  
sont évang

Et, aujo  
aimée. Je  
bien accom  
le repos !  
Paradis.

Dans sa  
chants l'aba  
Kouroussa,  
sont sans pa  
que l'obéiss  
signifie " se  
caput serpen  
de cloches ;  
lon, il lui fa  
son église et  
catholiques  
que sera, pé  
volontés ? A  
chaleureusem

**Conclusion par le R. P. Raymond Lerouge, préfet  
apostolique de la Guinée française**

Je tiens à écrire l'épilogue de la belle histoire des cloches de Bourouadou que vient de vous raconter le Père Lacas.

Lorsque cet excellent missionnaire arriva, il y a onze ans, à Bourouadou, cette station comptait *un* chrétien : le ministère était à peine commencé dans deux petits villages. Depuis ce jour, 1,053 âmes ont été régénérées, et 110 villages sont évangélisés par 15 catéchistes indigènes.

Et, aujourd'hui, j'enlève le Père Lacas à sa mission bien-aimée. Je l'envoie recommencer ailleurs la tâche qu'il a si bien accomplie là. C'est ainsi que le missionnaire comprend le repos ! La " retraite " ne commencera pour lui qu'en Paradis.

Dans sa relation, le Père Lacas déplorait en termes touchants l'abandon où languissent les deux cents chrétiens de Kouroussa, cette grande ville où, comme il le dit, les ouailles sont sans pasteur. Eh bien ! c'est vers ces âmes délaissées que l'obéissance envoie le vaillant religieux. Kouroussa, qui signifie " serpent de pierre ", sera dédié à l'Immaculée *quæ caput serpentis pede contrivit*. Là, le Père Lacas aura besoin de cloches ; ... mais, avant de quêter pour obtenir un carillon, il lui faudra tendre la main pour obtenir de quoi bâtir son église et son presbytère. Je ne puis rien lui donner. Les catholiques de l'endroit se cotiseront, certainement ; mais que sera, pécutiairement parlant, le résultat de leurs bonnes volontés ? Aussi, je me permets de vous recommander très chaleureusement la nouvelle fondation.

AFRIQUE

---

FLEURS DE BROUSSE

---

Lettre du R. P. RAULT,  
de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire  
à Mangu (Zanguebar anglais)

---

**P**AR une de ces chaudes matinées où le soleil de l'équateur se fait durement sentir, mon catéchiste vint, dernièrement, me trouver tout essoufflé :

“ — Père, me dit-il, va vite là-bas ; — et sa main m'indiquait sur une colline lointaine un village entouré de bananeraies — un *mozuri* (vieillard) là-bas est en train de mourir.

“ — C'est un païen, sans doute ?

“ — Oui un païen. ”

Je partis sur le champ. J'étais si heureux d'avoir l'occasion de sauver une âme.

\* \* \*

Après une marche précipitée, j'arrivai à l'endroit indiqué.

“ — Il y a un malade ici ? ” demandai-je au premier Kikouyou que je rencontrai.

“ — Oui !

“ — Conduis-moi à sa case. ”

Quelques minutes après, je me trouvais en présence du moribond, un vieillard décrépit par l'âge et la maladie. Assis en plein air, sur une large peau de bœuf, le dos appuyé contre le mur de sa case, il regarde le soleil et semble lui demander de réchauffer son pauvre corps grelottant. Par intervalles, des gémissements s'échappent de sa poitrine.

\* \* \*

Je m'approche :

“ — *Wazi Omo* (bonjour) ”, lui dis-je.

A ma formule de politesse, il répond :

“ — *Wazi Omo* ! Ah ! Père, c'est toi . . . Je t'attendais . . .

Ah ! je suis content de te voir . . . Père, tu vas me soigner, n'est-ce pas ?

“ — C'est pour cela que je suis venu. Mais, écoute. Tu es bien souffrant, bien âgé ; je n'ai guère espoir de guérir ton corps. Mais ton cœur, lui aussi est malade, et lui, je peux certainement le guérir. Veux-tu que je le soigne ?

“ — Si je le veux ! . . . Bien sûr ! . . . Guéris mon cœur.

“ — Tu veux donc que je t'enseigne la religion des chrétiens ?

“ — Oui, je désire la connaître. Mais, tu sais, Père, à mon

âge, on a la tête bien dure, on est imbécile comme un enfant de deux jours. Voici comment tu t'y prendras afin que je puisse croire comme toi. Tu m'enseigneras un peu de la religion du Bon Dieu, tu diras : " *Mozuri*, c'est la religion qu'il faut croire ", et moi je croirai de toute ma tête, avec tout mon cœur.

" — Bien, je suivrai ton conseil ; sois tranquille. Ecoute bien seulement ce que je vais te dire ".

Et j'entamai ma leçon de catéchisme. J'exposai le dogme de l'existence de Dieu.

" — *Mozuri* c'est *Ngaï* qui t'a créé. Lui qui t'a donné ta femme, tes enfants et tes chèvres ".

Et j'entendais le pauvre octogénaire murmurer :

" Oh ! que *Ngaï* est bon ! que *Ngaï* est bon ! "

" — Il est si bon, ajoutai-je, qu'il a envoyé son Fils chez les Blancs afin de chercher tous les hommes et de les conduire dans son " village ".

" — Moi, donc, Père, je pourrai aller voir *Ngaï* ?

" — Oui, car il t'aime et il veut te rendre heureux. Il t'enlèvera tes souffrances et te comblera éternellement de bonheur.

" — Oh ! bien, j'aime *Ngaï* avec tout mon cœur et toute ma tête. Ma femme est à lui, mes enfants sont à lui ; tout ce que j'ai est à lui. Père, j'aime *Ngaï*, car *Ngaï* est bon, je veux voir *Ngaï*.

" — Mais pour aller chez *Ngaï*, il faut auparavant laver ton cœur. Ton cœur est souillé d'un péché que tout homme apporte en venant au monde et qu'il tient par hérédité de

ses premi  
veut dans  
lavé avec

" — Pa

" — Si

*Ngaï* va v

t'en aller c

rifier ton c

Un Kiko

comme le se

assis au mil

dire. Père, s

les coeurs ;

sont nos sa

les péchés.

" — Vos

veut pas. Il

voulu que J

péchés. *Ngaï*

celui de son f

Une minute

de me venir e

Soudain le

voix saccadée

" — Tais-toi

religion. C'est

ses premiers parents. Il faut te défaire de ce péché. *Ngaï* ne veut dans son "village" que ceux dont le cœur bien pur a été lavé avec l'eau sainte. Veux-tu recevoir l'eau sainte ?

" — Pas ce soir, Père : demain.

" — Si ! ce soir, tout de suite même. Tu es bien malade : *Ngaï* va venir te chercher et il faut que tu sois prêt pour t'en aller chez lui. Allons, veux-tu recevoir l'eau qui va purifier ton cœur ? "

\* \* \*

Un Kikouyou à figure parcheminée, au crâne reluisant comme le sommet du Kénia argenté de neiges éternelles, est assis au milieu de la cour. Il a entendu l'entretien sans mot dire. Père, s'écrie-t-il, tu affirmes que ton eau sacrée lave les cœurs ; nous autres, Kikouyous, nous soutenons que ce sont nos sacrifices et le sang de nos chèvres qui effacent les péchés.

" — Vos sacrifices sont de purs mensonges. Dieu n'en veut pas. Il a envoyé son fils Jésus chez les Blancs. Il a voulu que Jésus mourût sur une croix pour expier nos péchés. *Ngaï* ne veut pas de vos sacrifices, il ne veut que celui de son fils. "

Une minute de silence suivit. Je priais mentalement Marie de me venir en aide.

Soudain le mourant se redresse énergiquement et d'une voix saccadée :

" — Tais-toi ! païen ! proteste-t-il. Je ne veux plus de ta religion. C'est celle du Père que je veux. "

\* \* \*

Je ne pus me défendre, en entendant ces paroles, d'une émotion qui s'épancha en de consolantes larmes.

“ — Puisque tu veux embrasser ma religion, dis-je, il faut te laisser baptiser.

“ — Oui, je veux être baptisé.

“ — Auparavant il faut regretter tous les péchés de ta vie passée ; demande pardon à *Ngaï* de toutes les fautes que tu as commises. ”

Et le vieillard de répéter avec un accent qui me toucha profondément :

“ — *Ngaï*, je déteste de tout mon cœur chacun de mes péchés, parce qu'ils t'ont affligé, toi qui es bon, si bon. Je les déteste ; oublie-les ; pardonne-moi. ”

Une dernière fois je lui fis exprimer son désir du saint baptême.

“ — Père, me dit-il d'une voix très affaiblie, donne-moi l'eau de *Ngaï*, je veux être chrétien.”

Je laissai tomber sur le front du mourant l'eau qui régénère :

“ — Louis, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! ”

La chrétienté du Kikouyou comptait un chrétien de plus.

\* \* \*

Le r  
que je  
“ C'e  
d'aller  
pieds et  
Je fu  
que ce v  
entendu  
cependan  
pût entre  
suggéré c  
Je n'a  
les recherch  
du malad  
que mon n  
du vieillar  
du Paradis  
“ Louis,  
chez *Ngaï*,  
Or main  
païenne, ph  
Hélas ! elle  
essayé sans  
de l'Evangil

Le soir de l

Le néophyte n'avait pas plutôt reçu la grâce du baptême que je l'entends me dire :

“ C'est maintenant le moment ne m'en aller voir *Ngai* et d'aller habiter dans son village. Allons, Père, graisse mes pieds et je pars. ”

Je fus surpris de cette demande. C'était la première fois que ce vieillard rencontrait un missionnaire. Jamais il n'avait entendu parler du sacrement de l'extrême-onction. Et voilà, cependant, qu'il me demandait d'oindre ses pieds pour qu'il pût entreprendre le grand voyage du paradis ! Qui lui avait suggéré cette idée ? mystère !

Je n'avais pas les saintes huiles. Au plus vite je courus les chercher. La mort avait fait halte à la porte de la case du malade. Elle me laissa passer. Je revins bientôt et, dès que mon ministère fut achevé, elle rentra pour cueillir l'âme du vieillard, et sur ses deux ailes l'emporta dans les jardins du Paradis.

“ Louis, avais-je dit au mourant, quand tu seras arrivé chez *Ngai*, demande Lui de convertir les Kikouyou. ”

Or maintes fois, je m'étais rendu auprès d'une pauvre païenne, phtisique, s'en allant à grands pas vers la tombe. Hélas ! elle voulait mourir païenne. Maintes fois j'avais essayé sans succès d'ouvrir ses yeux aux radieuses lumières de l'Évangile.

\* \* \*

Le soir de la mort de Louis, je retournai la voir.

Jugez de mon étonnement en la trouvant complètement changée. La grâce était descendue en elle. Son coeur avait été totalement renouvelé.

Elle ne me parlait plus que du baptême et du bonheur d'aller voir *Ngai*.

Comme elle était à toute extrémité, je m'empressai d'exaucer son désir.

Le lendemain, j'appris qu'elle était morte. . . morte à la terre. . . car, bien certainement, elle vit auprès du Bon Dieu et intercède pour les bienfaiteurs de sa mission à qui elle doit le bonheur éternel.